VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, NOVEMBRE 3 1914 NUMERO 25

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

# LA LIBERTE

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - Garry 4264-4265



## CLERICALISME

"Mais dans tous les pays où existe la conscription religieuse, où l'instruction est soumise au contrôle du clergé, où la liberté du culte est restreinte, où les chefs de l'état confèrent à une église des privilèges exclusifs, le terme "cléricalisme" semble s'appliquer d'une façon toute particulière".—*Citizen*, d'Ottawa.

Selon ce quotidien d'Ottawa, tel serait le cas du Mexique. Par cet argument—qui n'en est point—il tente de justifier la néfaste intervention du président Wilson dans les affaires mexicaines, contre Huerta, laquelle, pour un long temps, a supprimé tout espoir d'un régime de paix et accru la persécution dont le clergé catholique y est victime. Cléricalisme et non point catholicisme, voilà qui serait en cause au Mexique et attaqué et persécuté et digne des plus rudes traitements.

* * *

En toute vérité, notre confrère a oublié son histoire de l'Eglise au Mexique. Peut-être ne la sut-il jamais.

A ses yeux, trois choses constituent le cléricalisme: le contrôle de l'Eglise en matière d'éducation, la restriction de la liberté de culte, l'accord de privilèges exclusifs par l'Etat à une église.

Semblable "cléricalisme" existe-t-il au Mexique? Voyons.

Que l'Eglise ait dans la république mexicaine le contrôle de l'éducation, il est bien permis d'en douter puisque depuis 1833 le clergé est exclu des écoles au Mexique et que les pouvoirs y ont toujours rigoureusement appliqué la loi du 4 décembre 1874, défendant—article 4—"toute instruction religieuse, tout acte religieux dans les écoles fédérales, provinciales et municipales".

Pour le *Citizen*, cela constituerait-il un contrôle de l'éducation par l'Eglise?

Passons au second élément du "cléricalisme" tel que défini par le *Citizen* et voyons s'il a quelque fondement dans la réalité des faits.

Il y a restriction de la liberté du culte au Mexique: nous l'admettons. Malheureusement pour notre savant confrère d'Ottawa, cette restriction s'exerce au détriment de et contre l'Eglise catholique. Tout un ensemble de règlements constitue un réseau excessivement étroit autour de l'Eglise et de son clergé et annulle toute action de la part des prêtres. Ainsi il dépend de la police quand pourront sonner les cloches. Ni les fonctionnaires, ni les soldats ne peuvent assister en tant que tels à une manifestation religieuse. De par la loi toujours, une cérémonie religieuse ne peut avoir lieu en dehors de l'église. On pourrait dresser une longue liste de règlements tout aussi mesquins et injustes tous dirigés contre l'Eglise catholique et ses ministres.

Venons-en au chapitre des privilèges conférés par les chefs de l'état mexicain à l'Eglise et à son clergé. Vraiment, notre confrère ne pouvait se mettre en plus piteuse position et se couvrir de plus de ridicule.

Ce que sont ces privilèges? Oyez.

C'est la simple défense par l'article 5, constitution mexicaine, de prononcer des voeux; c'est le refus aux corporations religieuses du droit d'acquérir des propriétés et d'en retirer des revenus; c'est la suppression par les articles 5 et 6 de la loi de 1859 de tous les ordres religieux et la défense de construire des couvents, des monastères, etc; c'est encore le vol par l'Etat de toutes les propriétés de l'Eglise, la soustraction au contrôle du clergé des églises, des cimetières, des hôpitaux et des institutions de charité. Et cette liste de "privilèges" se pourrait longuement prolonger.

Si ces privilèges inquiètent notre confrère du *Citizen*, il peut être assuré que le jour où les chefs de la république mexicaine manifesteront le moindre désir de les supprimer, l'Eglise se hâtera à coopérer avec eux.

## LA DOCTRINE MONROE

Le gouvernement allemand n'a l'intention ni d'attaquer, ni de coloniser le Canada, déclare l'ambassadeur allemand, Von Bernstorff, à Washington, bien que nous ayions, selon lui, violé la doctrine Monroe en envoyant des contingents se battre en Europe contre l'Allemagne.

Cette dernière fanfaronnade de l'ambassadeur américain n'a pas été sans faire beaucoup jaser la presse américaine et canadienne. La doctrine Monroe et les applications qu'on en peut faire, c'est toujours un sujet intéressant et assez souvent à l'ordre du jour. Pour cette raison, il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de savoir et son origine et son développement.

* * *

Elle est le dogme essentiel, fondamental de la politique extérieure des Etats-Unis. On pourrait découvrir son extrême origine dans le conseil que Washington, quittant la vie politique, donnait à ses concitoyens de se tenir à l'écart de la politique européenne et d'exclure l'Europe des affaires de l'Amérique. Mais elle ne fut publiquement énoncée et formulée qu'en 1823. Et comme tant d'autres axiomes politiques, celui-ci fut détermine, imposé en quelque sorte par les circonstances. La plupart des colonies espagnoles secouaient ou avaient secoué le joug de l'Espagne. Les Etats-Unis avaient salué avec enthousiasme cette quasi-disparition du pouvoir colonial en Amérique d'une puissance européenne. La Sainte Alliance venait de se constituer en Europe par suite de la chute définitive de Napoléon. Et non sans raison, semble-t-il, les Etats-Unis redoutaient son intervention en faveur de l'Espagne contre les colonies en révolte. Cela, ils se refusaient à l'admettre, tout comme en 1911, ils niaient aux puissances européenne le droit d'intervention au Mexique. Le 2 décembre 1823, dans un célèbre et emphatique "message" au peuple américain, le président Monroe traçait un programme de politique extérieure auquel devait s'attacher son nom. Traitant de la possibilité d'une intervention européenne, ce message disait des puissances européennes, que les Etats-Unis, considéreraient "toute tentative de leur part d'étendre leur système politique à cet hémisphère comme étant un danger pour notre paix et notre sécurité". C'était donc pour nos voisins une question de toute première importance, s'identifiant profondément avec l'intérêt national. Mais, ce fameux message ne se bornait pas aux Etats-Unis: il englobait encore les Etats de l'Amérique Centrale et ceux de l'Amérique du Sud. "Toute mesure venant d'une puissance européenne et ayant pour but de les opprimer ou *de diriger leurs destinées*, sera considérée, disait le message, comme étant la manifestation d'une disposition hostile à l'égard des Etats-Unis."

Formule vaste et apte à vouloir signifier tout ce que désireraient ceux qui la formulaient quand le demanderaient les circonstances. Au fond, c'était l'axiome: L'Amérique aux Américains. "Nous nous abstenons d'intervenir dans vos affaires, disait Monroe aux puissances européenne. Espérons que vous serez assez courtois pour ne pas intervenir dans les nôtres. Vous manqueriez à cette courtoisie si vous vous mêliez de la gouverne des peuples de l'Amérique du Sud."

* * *

Comme cela se produit toujours, le champ d'action et la portée de cet axiome de politique étrangère grandirent avec le pouvoir qui le formulait. A l'affirmation du président Monroe, appuyé par Canning, qu'on ne devait plus considérer l'Amérique comme une terre à coloniser par l'Europe, succéda très tôt la doctrine: "l'Amérique aux Américains". Des Etats-Unis elle s'étendit à l'Amérique Centrale puis à celle du Sud.. Et sa mise en vigueur s'est pratiquée d'autant plus rigoureusement que la république américaine progressait fabuleusement. Un seul pouvoir européen intervint—la France—et ce grâce à la guerre civile. Sitôt la paix rétablie, il reçut ordre de déguerpir. Et l'Angleterre elle-même, toute puissante qu'elle soit, a jugé préférable de ne point contester cette doctrine dans la question des limites de la Guyane anglaise et du Vénézuela. Elle reçut sa plus éclatante confirmation en 1912 quand les Etats-Unis bloquaient toute intervention européenne au Mexique.

* * *

Jamais les puissances européennes n'ont formellement et diplomatiquement admis la doctrine Monroe. Par leur acceptation des différentes affirmations qu'en firent les Etats-Unis, elles en ont fait un principe, un axiome bien explicite de la politique extérieure de la république américaine. Aujourd'hui point n'est nécessaire pour elle de la développer et de la justifier dialectiquement. Elle est comme un puissant préjugé créé en sa faveur par l'Amérique. Gare à quiconque s'y voudra heurter.

* * *

Nos voisins croissant en face devaient par le simple et logique jeu de l'ambition nationale continuer à en étendre la portée et s'efforcer d'en faire un instrument de domination morale et économique dans tout cet hémisphère. De là devait naître le pan-américanisme d'autant plus naturellement que la mise en vigueur de la doctrine Monroe a en quelque sorte conféré aux Etats-Unis une sorte de protectorat sur le reste de l'Amérique.

La solidarité politique de toutes les républiques américaines s'imposait, devenait quasi inéluctable. Nécessairement, une telle union devait se faire au profit de quelqu'un, d'un état assez fort pour en être le pivot, l'assiette. Et qui pouvait l'être sinon la plus forte et la plus respectée de ces républiques, déjà au rang de grande puissance? Ce qui en Allemagne s'était produit autour de la Prusse, centre d'attraction et d'impulsion, se reproduisait naturellement dans une certaine mesure en Amérique.

* * *

A l'heure actuelle, les Etats-Unis jouissent d'un protectorat moral d'une importance indéniable sur toute l'Amérique Centrale et sur celle du Sud. Si nous paraissons y échapper, ce n'est qu'apparemment et parce que dépendance de la Grande Bretagne. Vienne la nécessité pour la Grande Bretagne de renoncer au Canada, nous viendrons immédiatement, ou comme partie de la république ou comme pays indépendant, sous ce protectorat américain.

Et cela, il est certain que nul pouvoir européen ne l'ignore.

## INDIFFERENCE RELIGIEUSE

Les Méthodistes du Canada ont tenu récemment à Ottawa leur congrès. Un comité a adopté un certain nombre de résolutions. Quelques-unes ont un intérêt tout-à-fait documentaire. Ainsi on y déclare que "l'assistance aux offices religieux se fait plus rare", que "la prédication perd son empire sur les coeurs et les consciences", que pour "de grandes communautés humaines la vie religieuse devient de plus en plus une formalité et quelque chose de superficiel".

En résumé, ce congrès de Méthodistes, dressant le bilan religieux de ses adhérents et de sa propagande, conclut à un déclin religieux et à une montée constante de l'indifférence religieuse. A vrai dire cette constatation n'est pas nouvelle. Nous l'avons vu formuler aux Etats-Unis par de nombreux pasteurs protestants. Et les chiffres du recensement y ont ajouté une pénible confirmation en nous révélant quelle formidable proportion du peuple américain s'abstenait de fréquenter les temples religieux. Ce témoignage n'a été qu'accru aux yeux des observateurs par l'allure désespérée des "going to church Sundays". L'an dernier, la *Review of Reviews* reproduisait les lamentations d'un célèbre pasteur anglais sur la désertion des temples protestants et la faiblesse de la prédication donnée. En Allemagne, on a maintes fois constaté l'effritement du protestantisme et le glissement d'une part de ses adhérents à l'athéisme et au matérialisme tout court. Ici-même, le corps des pasteurs protestants a déploré combien peu de gens fréquentaient les temples.

Et quoi d'étonnant en cela? N'est-ce pas là un développement logique du protestantisme? Quelle nécessité et quel devoir de se rendre au temple? Est-ce pour écouter un prédicateur dont on pourra—en supposant qu'il parle d'un sujet religieux et non point du criminel ou de l'actrice la plus en vedette—nier tout ce qu'il énonce? Comme nous le disait un jour un de nos amis, fils d'un pasteur méthodiste de Toronto: "Pourquoi le dimanche avant-midi quitter son lit où l'on se trouve au chaud et au repos pour aller entendre un pasteur énoncer et développer des idées religieuses qu'on n'admet point et que demain il pourra modifier?" "Si l'on ne peut point, disait-il, comme on me l'avoue, me donner la vérité religieuse, je n'ai cure du temple et des prêches qu'on y fait. Nombre de pasteurs ne sont pas mieux doués et plus instruits que moi. Sans orgueil, je crois n'avoir rien à apprendre d'eux." Ce que nous disait cet ami, bien d'autres nous l'ont répété.

### PIERRE GERLIER

Une lettre de France à un de nos amis nous apprend que Pierre Gerlier, l'ancien président de la Jeunesse Catholique Française est blessé au pied et prisonnier en Allemagne. On se rappelle qu'il dit adieu au droit l'an dernier et entra au Grand Séminaire, à Paris. Il a été ordonné prêtre au moment de la déclaration de la guerre.

Les femmes en habits d'hommes et non flottants perdent la grâce.

Dieu se sert de tout, même de nos illusions.

Les illusions viennent du ciel, et les erreurs viennent de nous.

On se trompe par supériorité et par médiocrité.

## EFFECTIFS DE L'ANGLETERRE

(Le *Devoir*)

Chaque courrier d'Europe apporte une justification nouvelle aux opinions que le *Devoir* a exprimés soit sur la politique de l'Angleterre, antérieure à la guerre, ou sur la part très restreinte que les armes anglaises prennent aux opérations sur les champs de bataille.

La *British Review* d'octobre expert anglais, le major REDWAY, sur "*la véritable histoire de la guerre*—"*The true story of the War*".

Cette étude porte la marque du vrai soldat. Pas de verbiage inutile; des faits, des chiffres; par ci, par là, un jugement bref, un trait acéré aux politiciens, aux faiseurs de phrases patriotiques, aux journalistes exploiteurs de sensations.

Après avoir relaté brièvement les prodromes du conflit, il résume en quinze lignes les motifs de l'intervention de l'Angleterre:

"Dans cet imbroglio, l'Angleterre a pris les armes pour le SEUL MOTIF qui l'oblige à faire la guerre en Europe: *le maintien de l'équilibre des puissances*—(*balance of power*)—menacé aujourd'hui par l'Allemagne comme il le fut autrefois par la Russie et par la France. Il en résulte que nous sommes maintenant les alliés de la Russie qui, en 1854, s'attaqua à *notre suprématie maritime*, et de la France qui, à la fin du dix-huitième siècle, menaçait *notre commerce continental*. La *justification officielle* de notre intervention, le premier ministre l'a formulé lorsqu'il a dit: "Nous n'avons dégaîné qu'au moment où nous dûmes choisir entre le respect ou la rupture d'engagements solennels, contre l'accomplissement d'une garantie obligatoire et la soumission honteuse à la force brutale. Nous ne regrettons pas notre décision."

Voilà qui ne diffère guère des conclusions de l'analyse que j'ai faite du *livre blanc* et de la politique de sir Edward Grey.

* * *

Le major Redway donne ensuite quelques indications générales sur les procédés de mobilisation: puis il ajoute:

"Le décret de mobilisation générale, qui embrasse la Réserve Spéciale et la Territoriale, fut promulguée le 4 août. Le même jour, nos trois flottes étaient prêtes.

"Deux jours plus tard, lord Kitchener était nommé secrétaire d'Etat pour la guerre. Il lança un appel à cent mille recrues volontaires pour servir durant toute la période de la guerre et accepta les offres de contingents du Canada et de l'Australie. Pour soutenir l'effort de la guerre, le parlement vota cent millions (de livres) sterling et décréta un moratorium dont l'effet fut de prévenir une course sur les banques, et aussi d'empêcher une partie de la population, *qui a pour passion dominante la première loi de la nature*, de se ruer sur les vivres et les provisions. Nos socialistes, en dedans et en dehors du parlement, *saisirent l'occasion de protester contre une guerre pourtant dirigée contre l'oppression*. Une nouvelle sorte de *gobe-moutches* fit son apparition: ce sont les gens qui inventent et font circuler des histoires énormes (*monstrous*) sur notre armée et notre flotte. Il fallut faire des lois et créer des constables spéciaux charger de surveiller les traîtres et les espions. Les étrangers, nationaux des pays ennemis, eurent l'ordre de s'inscrire dans les bureaux de police. Ceux en âge de servir furent arrêtés comme prisonniers de guerre. Un fonds de secours national s'éleva, en deux semaines, à deux millions (livres sterling).

"Ces répercussions de la guerre continentale étourdirent et égarèrent (*stunned and bewildered*) l'opinion publique durant la première quinzaine d'août: puis elle reprit son équilibre. La fièvre de la guerre succéda à la panique économique; mais *l'apathie reprit le dessus, et l'Angleterre se retrouva elle-même, SATISFAITE DE SAVOIR QU'ENVIRON UN POUR CENT DE LA POPULATION SE PREPARAIT A SERVIR TANDIS QUE LE RESTE FREQUENTAIT LES THEATRES, LES COURSES, LES CHAMPS DE CRICKET ET DE FOOTBALL.* La guerre ajouta un intérêt nouveau au journalisme et aux potinages, et donna lieu à les assemblées tumultueuses pour célébrer les batailles en Belgique. Cependant, *deux groupes* importants de la nation *manifestèrent un patriotisme sobre*: les volontaires irlandais, naguère divisés entre *Ulstermen* et Nationalistes, et les femmes qui s'étaient donné le titre de suffragistes militantes.

"Au milieu des distractions que la presse chauvine offrait au public durant cette période, *on toléra* que les troupes régulières se préparassent en silence à la tâche ardue qui les attendait. Sur 720,000 hommes du Royaume-Uni, liés par un engagement militaire quelconque et préparés par un certain entraînement au métier de soldat, *LA DIME seulement DEVAIT QUITTER LE PAYS ET COMBATTRE AUX COTES DES BELGES ET DES FRANCAIS*—(*only a tithe was to quit the country and fight side by side with the Belgians and the French*)."

Sauf erreur, la dime de 720,000 équivaut à 72,000.

* * *

Le 23 septembre, prenant acte des déclarations de lort Kitchener à la Chambre des lords, j'écrivais:

"Dans son dernier *statement* parlementaire, jeudi dernier, lord Kitchener déclare que l'armée anglaise en ligne de combat, à l'heure actuelle, se compose d'un peu plus de six divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie. En comptant 12,000 hommes par division d'infanterie et 5,000 par division de cavalerie, il n'y aurait donc actuellement qu'environ 85,000 soldats britanniques sur les champs de bataille de l'Europe—disons cent mille."

Cette simple observation faillit faire tomber du haut mal l'un de nos preux de cape et de plume, de la sorte qui se font décerner des brevets de courage militaire par arrêt de la cour, mais qui se gardent bien de s'enrôler.

Or voici qu'un officier de l'armée britannique apporte des précisions qui prouvent que j'avais *exagéré* le chiffre des troupes anglaises.

On trouvera, dans une autre colonne, le texte même du major Redway, donnant par le menu détail la composition du contingent anglais "appelé notre Force d'Expédition"—"*called our Expeditionnary Force*".

En regard de chaque désignation, j'ai fait aligner des chiffres calculés d'après l'*Army List* de la Grande-Bretagne, pour les effectifs de guerre. Dans les cas douteux, j'ai choisi le chiffre le plus élevé.

On constatera qu'en déduisant les aéronautes, les ambulanciers, les sapeurs-pontonniers, les télégraphistes, les employés et ouvriers de chemin de fer, les vétérinaires, les imprimeurs, les boulangers et les bouchers, le total des troupes anglaises mises *en ligne de combat* restait bien en deçà des 85,000 hommes que j'allouais le 23 septembre. Le total des combattants, d'après les bases indiquées par le major Redway, s'élevait à 79,985!

Sans doute, on a maintenu cette petite force au complet. De nouvelles recrues sont venues combler les vides creusés par chaque bataille. Ces recrues ont été tirées des 720,000 hommes déjà entraînés. Mais des volontaires anglais enrôlés à l'appel de M. Asquith et de M. Bonar Law, pas un n'a encore franchi la Manche. Et je tiens de quelqu'un qui touche de *très près* à l'une des autorités suprêmes de l'armée britannique que *pas un ne verra le feu avant dix-huit mois ou deux ans*. Du reste, le *Times* a confirmé ce renseignement le jour même où je l'ai reçu d'autre source.

Après avoir fait l'énumération de *toutes les troupes anglaises* désignées pour "combattre aux côtés des Belges et des Français", le major Redway ajoute:

La croyance populaire était que nous avions mis 150,000 hommes en ligne de combat; *mais en réalité notre première contribution aux armées alliées fut de 38,400 baïonnettes, 4,500 sabres et 322 canons*. Ces troupes disparurent comme le voleur dans la nuit; et il ne fut plus question d'elles avant le 18 août, alors que des données officielles nous apprirent qu'elles étaient débarquées à Boulogne et qu'elles avaient opéré leur jonction avec l'armée française.

Je le demande à tout lecteur de bonne foi: Qui a menti, du *Devoir*, ou des farceurs qui criaient à l'insulte, au dénigrement, et qui affirmaient gravement que "*bien avant Noël l'Angleterre aura* 1,400,000 *hommes en ligne de combat!*"

* * *

Si ces textes ne suffisent pas à convaincre les malheureuses victimes de l'*emplissage* systématique inspiré par les gens qui ont intérêt à faire enrôler le plus de Canadiens possibles, afin de vendre le plus possible de bottes fendues et de rasoirs allemands, qu'elles jettent un coup d'oeil sur la carte militaire du *Times*, reproduite à l'intérieur du *Devoir* d'aujourd'hui, avec la citation de la *British Review*.

Ils y verront l'espace occupé, à la date du 18 septembre, par l'armée anglaise. Les Allemands couvrent l'immense ligne en *noir plein* et les multiples carrés noirs; les Français, cachés sous la désignation d'*allied troops*, occupent la longue courbe et les deux quadrilatères bordés de *lignes pleines;* et les quatre divisions de l'*immense* armée anglaise y figurent sous la forme des quatre petits mouchoirs à carreaux étalés de chaque côté de Soissons, sur la rive gauche de l'Aisne.

Et encore, pour établir une juste comparaison, faudrait-il allonger les lignes allemandes et françaises de toute la distance qui sépare Verdun de la frontière suisse et où ne figure pas même un caporal ou un boulanger anglais!

*Henri Bourassa.*

## NOTES DE GUERRE

De la lettre de France annonçant à notre ami que Pierre Gerlier est prisonnier des Allemands, nous extrayons les faits suivants, bien dans la note des récits d'hé[illegible] et de barbarie que nous a[illegible]portent les journaux d'Europe et les dépêches.

"Un Français a été soigné en Alsace par une alsacienne. Il quitte son hôtesse qui a été très bonne pour lui. En sortant, il voit venir au triple galop, droit sur la maison où il a été soigné, un uhlan. Il épaule, vise et tue le cavalier. C'était le fils de son hotesse qui jouissant d'une permission de cinq minutes venait embrasser sa mère. Désespéré, le soldat français considère le cadavre du uhlan. La mère lui tend la main en disant: "Vous avez fait votre devoir."

* * *

"Le P. Ministre (un jésuite) de Florence en Belgique, est jeté évanoui dans l'escalier d'une cave. Reprenant ses sens, il veut sortir par le jardin. Mais on l'y guette. Pris, il est frappé à coups de pied et de crosse de fusil. Il s'évanouit sous la violence des brutalités. On creuse un trou de deux ou trois pieds de profondeur et on l'y enterre. Quelques instants plus tard arrive un soldat allemand. "Ick Katholik, Dominus Vobiscum." (Je suis catholique), dit-il. Il verse de l'eau sur la tête du prêtre sortie du trou. Un curé prévenu l'administre. On croyait que la mort était proche. Aujourd'hui, il en revient et est maintenant en convalescence."

* * *

"Nos Turcos sont incroyables. De force, on nous en amène un à l'infirmerie. Il a trois balles dans le corps et ne veut point se coucher. A la fin on l'y force mais il faut lui donner son fusil qu'il couche à ses côtés comme une fillette sa poupée. Mais il ne peut tenir en place et profitant de l'éloignement des infirmiers il s'échappe et retourne sur la ligne de combat. Il lui a fallu trois autres balles pour se calmer et consentir à retourner à l'infirmerie."

* * *

"Trouvant la chaleur trop accablante, nos bons Turcos n'ont gardé que leur pantalon au début des hostilités. Quelqu'un leur offrit des médailles religieuses. N'ayant point de redingottes auxquelles les attacher, ils les fixèrent tout simplement à la peau de leur poitrine par une épingle."

# Sur Le Front Des Armées

X..., 24 septembre.

J'étais avant-hier sur la ligne de feu.

Comment y étais-je arrivé? De quelle façon étais-je parvenu à glisser jusqu'à la lisière du bois de X... à un kilomètre à peine du champ de bataille?

Peut-être me sera-t-il permis de le dire avant peu, mais pour l'instant je dois me taire... Ce que je puis affirmer, c'est que j'étais à X... et ceux qui m'ont vu sur le front ne me refuseront certainement pas leur témoignage le jour où je jugerai utile de donner des preuves.

J'ai voulu arriver jusqu'au champ de l'action, j'y ai réussi, et ce sera pour moi un souvenir inoubliable d'avoir vu une fois dans ma vie le panorama grandiose et tragique que déroule le choc formidable de deux armées en furie.

Couché à plat ventre derrière un taillis, je distinguais en face de moi, derrière la ligne culminante des hauteurs, les éclairs rapides des canons allemands dont les obus passaient avec un hurlement sinistre au-dessus de ma tête.

Je pouvais aussi apercevoir les carrières de P..., d'où l'on s'efforçait depuis plusieurs jours de déloger les ennemis.

En avant, très près de moi, c'étaient des prairies labourées par les cavaliers et les artilleurs, et dans lesquelles, de place en place, on découvrait des lignes noires marquant l'emplacement des tranchées.

De ces ravins à peine visibles s'élevait de temps à autre une fumée bleue semblable à ce fin brouillard qui envahit les champs à l'approche du soir.

Çà et là, un peu plus en arrière, des bataillons se formaient, se disséminaient en tirailleurs, dessinant dans la plaine de longs sillons mouvants.

Le claquement sec et répété des lebels n'était perceptible que par instants, car notre artillerie, avec ses pièces de 75, faisait un bruit terrible, un bruit bref et cinglant comparable au choc d'un marteau sur une énorme cloche d'airain.

On sentait que la bataille allait être décisive; les Allemands s'énervaient et leur tir était loin d'avoir la justesse du début.

Tel un bélier qui frappe toujours au même endroit pour enfoncer son obstacle, nos canons, admirablement pointés, faisaient brèche à tous coups.

J'étais toujours là, étendu sur le sol, redoutant à chaque instant d'être découvert quand il se produisit sur le calmp de bataille quelque chose que je ne compris point tout d'abord, mais qui bientôt me fit passer par tout le corps un frisson d'enthousiasme.

Je venais d'apercevoir des cavaliers marocains qui se ruaient dans une charge frénétique vers les tranchées ennemies.

Ce fut pendant quelques instants une fusillade effrenée couvrant presque le bruit du canon, puis l'air s'emplit de cris de fauves, de hurlements formidables.

Surpris dans leurs tranchées, les Prussiens s'étaient tous défilés du même côté pour éviter le choc de nos soldats, mais un petit nombre échappa au massacre.

L'ennemi était délogé.

Forcé dans ses derniers retranchements, il se précipitait, tel un troupeau affolé, vers les carrières dont quelques minutes auparavant, il défendait l'accès.

La peur de l'effroyable danger qui accourait vers eux hébétait les Allemands qui tiraient au hasard, derrière leur dos, sans détourner la tête.

La journée s'achevait sur une victoire.

Je fus, à ce moment, obligé d'abandonner ma retraite et n'eus que le temps de me blottir dans un fossé pour éviter d'être écrasé par des pièces d'artillerie qui "rapprochaient leurs positions."

L'endroit, qui tout à l'heure était désert, se remplissait de soldats.

Quand cette trombe humaine fut passée, je me mis enfin debout, mais il m'était maintenant impossible d'apercevoir quelque chose; les batteries françaises me masquaient l'horizon.

D'ailleurs, je n'avais plus besoin de voir. Je connaissais le résultat.

Apès huit journées de luttes effroyables, les nôtres se portaient en avant, et j'ai su depuis qu'ils avaient dé nouveau gagné du terrain.

La nuit était venue.

Je me dirigeai vers la route de S... et bientôt je rentrai sous bois. La pluie tombait à torrents et j'enfonçais jusqu'aux genoux dans les chemins défoncés par les obus.

Je m'adossai à un arbre et j'attendis le jour, l'esprit hanté par l'épouvantable vision de la lutte à laquelle je venais d'assister.

Le canon était plus lointain... Le bruit de la fusillade avait cessé.

Je compris que les baïonnettes remplaçaient maintenant les balles.

Au matin, je fus tiré de la torpeur dans laquelle j'étais plongé par des bruits de pas claquant dans les flaques d'eau.

Je me portai sur la route et et j'aperçus des hommes qui s'acheminaient lentement dans la boue.

Les uns avaient le front bandé, d'autres le bras en écharpe.

Certains qui marchaient avec peine s'appuyaient sur un bâton coupé dans la forêt.

Il y avait là des chasseurs alpins, des lignards, des artilleurs, des tirailleurs algériens et des zouaves.

L'un d'eux m'expliqua que les voitures d'ambulance se trouvaient encombrées et que l'on envoyait à ... ceux qui pouvaient marcher.

Et rien n'était plus lamentable que cet exode d'éclopés se traînant lentement vers une ville dont ils ignoraient le chemin.

Tous avaient pris part aux combats de T... et de R...

J'interrogeai l'un d'eux, le caporal V..., du ... d'infanterie.

C'était un brave venant de Lorraine, un robuste garçon au sang riche à la musculature d'athlète. Il me regarda tout d'abord avec des yeux égarés, puis il me dit enfin, après avoir consulté les compagnons qui l'entouraient:

—Voilà huit jours que nous sommes dans les tranchées... oui, huit jours, monsieur.

"Cependant, il paraît qu'elles sont nécessaires, et la preuve, c'est que grâce à elles, nous avons empêché les "Boches" d'approcher. Ah! ces bandits de "Boches!..." Croiriez-vous qu'une nuit, ils ont eu l'audace d'avancer jusqu'à nos lignes en criant: "Ne tirez pas! Ne tirez pas!..." Nous avons cru tout d'abord que c'étaient des Français prisonniers qui s'étaient échappés et venaient nous retrouver... Mais nous avons bientôt reconnu les capotes grises des "Pruscos!..." Alors, je vous prie de croire qu'on leur a servi un joli feu de salve... Ils tombaient comme des capucins de cartes. A-t-on idée d'une telle astuce! Non... il n'y a que les Allemands pour inventer des choses pareilles... Ça ne viendrait jamais à l'esprit d'un Français... Nous autres, on se bat loyalement, au moins.

Tout en parlant le soldat s'est animé.

Il ne s'aperçoit pas qu'il a dérangé son pansement, et comme je veux lui remettre sa bande qui s'est desserrée, il l'enroule lui-même d'un geste maladroit en disant:

—Bah! c'est rien que ça! Quinze jour d'hôpital, et après, on pourra retourner au feu... Ah! les s...., ils me le paieront! Si j'en démolis pas dix, je veux recevoir un obus à travers le corps.

Et la petite troupe d'éclopés qui l'entoure l'approuve d'un signe de tête.

Voilà comme ils sont tous, les nôtres!

La douleur, les nuits sans sommeil, les longues journées sans pain, ils oublient tout.

Ils ne songent qu'à une chose: retourner au plus vite sur la ligne de combat, offrir de nouveau leurs poitrines aux balles des Prussiens.

Quel contraste entre ces braves gens qui ont si simplement le sacrifice de leur vie et ces lourds blessés allemands qui sourient béatement à la seule pensée qu'ils ne verront plus le feu!

Avec de tels hommes, qui donc pourrait douter de l'issue de cette guerre que le général von Kluck a lui-même appelée "une lutte d'énergie!"

Seulement, à mon avis, l'énergie est de notre côté.

---



# LA TURQUIE ENTRE DANS LE CONFLIT

**En France, on se préoccupe surtout de l'attitude de l'Italie. — Une importante conférence aurait lieu prochainement à Rome**

Paris, 30.—La nouvelle disant que la Turquie s'était jointe à l'Allemagne et à l'Autriche contre les alliés a été le grand fait du jour.

D'après les autorités militaires, l'Allemagne aurait admis qu'elle est incapable de gagner aussi bien à l'est qu'à l'ouest. On s'attend à ce que l'entrée de l'armée turque dans le conflit, armée qui compte de 700 à 900,000 hommes, force immédiatement l'Italie à agir.

La France comptait sur l'Italie pour tenir les Balkans en respect, ce qu'elle ne pourra faire si elle reste neutre dans la crise présente. Aussi, en raison de ces faits, le gouvernement français s'est-il préoccupé surtout aujourd'hui de savoir quelle serait l'attitude de l'Italie.

On dit que les membres du ministère des affaires étrangères ont quitté Bordeaux la nuit dernière pour se rendre à Rome, où, croit-on, une conférence fort importante pour le moment présent a déjà été organisée.

* * *

Londres, 30.—L'ambassadeur anglais à Constantinople, agissant d'après les instructions reçues de son gouvernement, a informé la Porte que si les troupes turques essayaient de franchir la frontière d'Egypte, cela équivaudrait à une déclaration de guerre, ce qui signifierait que le gouvernement anglais s'attend à une invasion probable du territoire égyptien.

* * *

Londres, 30.—L'entrée sensationnelle de la Turquie dans le conflit européen a été l'incident le plus surprenant qui soit survenu depuis douze heures. C'est une coïncidence fatale que l'un des fameux croiseurs allemands dont l'entrée en possession par la Turquie avait provoqué les premiers froissements entre la Porte et les puissances formant la triple entente, a été la cause d'une guerre inévitable entre la Turquie et la Russie.

On croit ici, que la Grèce, la Roumanie et la Bulgarie seront certainement entraînées dans le conflit où se trouvent déjà engagées dix puissances et l'on s'attend bientôt à voir l'Italie et la Perse, ainsi que les pays qui se trouvent à l'est de cette dernière puissance, prendre part à cette conflagration générale.

Pétrograde accepte la situation avec calme et se défend d'avoir aucune idée agressive à l'adresse de la Turquie. La Russie soutient que son intention est simplement de protéger les intérêts russes dans les pays voisins de la mer Noire.

La presse russe croit que l'entrée de la Turquie dans le conflit a plus d'importance pour l'Angleterre que pour la Russie à cause des routes commerciales utilisées par l'Angleterre pour se rendre aux Indes et autres pays de l'Est.

C'est avec philosophie que la presse anglaise envisage la manière d'agir de la Turquie; elle croit que la situation militaire ne sera pas grandement modifiée et que la Turquie est condamnée à disparaître d'Europe.

Les experts militaires anglais disent qu'une invasion par terre de la Turquie est impossible, à moins que la Burgarie ne se joigne aux ennemis de la Turquie et que la guerre se fera surtout sur mer. La marine turque, qui s'est augmentée des anciens croiseurs allemands "Goeben" et "Breslau", est considérée ici commt beaucoup plus importante que son armée, qui, dit-on, est mal équipée et mal nourrie.

La Grèce va courir la chance de mesurer de nouveau son épée avec son ancienne ennemie et avec les deux cuirassés qu'elle a achetés récemment aux Etats-Unis, sa flotte sera aussi forte que celle des Turcs.

Dans la mer Noire, la Russie n'a pas d'unité pouvant être comparée au "Breslau" ou au "Goeben", mais le nombre de ses bateaux lui donnera certainement le commandement de cette mer intérieure.

* * *

Washington, 30.—Le département d'Etat a prié l'ambassade américaine de Pétrograde de lui faire connaître immédiatement l'importance des dommages causés aux propriétés des Américains par le bombardement d'Odessa effectué par les Turcs. Si, dans les vingt-quatre heures qui sont accordées généralement, les Américains n'ont pas été avisés de ce bombardement, ils pourront réclamer avec droit des indemnités pour les dommages qui auront été causés à leurs propriétés. La destruction des maisons possédées par des étrangers ne donne pas droit à des réclamations, étant considérée comme incidents de guerre auxquels s'exposent les étrangers en achetant des propriétés appartenant à des étrangers dans un pays également étranger.

* * *

Londres, 30.—On annonce officiellement aujourd'hui que l'ambassadeur de Russie à Constantinople a été rappelé et, en raison de l'attaque des ports russes par les Turcs, l'ordre a été envoyé aux consuls russes de quitter le pays.

# LES OPERATIONS TURQUES

**Plusieurs combats navals dans la mer Noire.—Deux navires russes auraient été coulés**

Bordeaux, 30.—On a annoncé officiellement aujourd'hui que deux contre-torpilleurs turcs avaient pénétré hier dans le port d'Odessa, sur la mer Noire, et avaient coulé une canonnière russe. Ils auraient infligé des dommages assez sérieux au paquebot français "Portugal".

* * *

Londres, 1.—De fortes divisions de cavalerie turque sont arrivées, dit-on, dans le voisinage du golfe d'Akabah, dans la mer Rouge, à environ 320 kilomètres au sud du canal de Suez: toute la flotte turque est signalée comme ayant quitté la mer Noire.

Cette nouvelle était contenue dans une dépêche du Caire, adressée à Viene, puis transmise à Londres par le correspondant de l'agence centrale des nouvelles, à Amsterdam.

Le "Zeitung-am-Mittag", journal de Berlin, publie aujourd'hui, la portée de la communication officielle de Constantinople. Il dit:

"Les torpilleurs russes ont tenté d'empêcher la flotte turque de quitter le Bosphore et de poursuivre sa marche sur la mer Noire. Les navires turcs ont ouvert le feu et ont coulé deux navires russes. Plus de 30 marins russes, sauvés par les Turcs, ont été faits prisoniers. La flotte turque n'a subi aucune perte."

D'après une message adressé à l'agence Lloyd, la canonnière russe "Donets" a été coulée, une partie de son équipage a été nové et les autres marins ont été tués ou blessés par les torpilleurs turcs, qui bombardèrent hier le fort d'Odessa.

Les paquebots russes "Lazareff", "Witiaz" et "Whampoa" et le paquebot français "Portugal", ont été endommagés par le feu des obus. Un certain nombre de marins ont été tués ou blessés.

Des obus ont aussi été lancés sur les faubourgs d'Odessa, à proximité des réservoirs d'huile, mais ils n'ont pas subi de dégâts. Une sucrecreri a néanmoins été atteinte. Quelques civils ont été tués également par les obus.

* * *

Amsterdam, via Londres, 31.—Le "Dandelsblad" dit qu'il a appris de Berlin que la flotte turque était entrée dans la mer Noire le 28 octobre, et que quelques petits engagements ont suivi. Les éclaireurs turcs, munis d'appareils de télégraphie sans fil, ont fait, dit-on, leur apparition à l'entrée du golfe de Suez.

Suivant les même renseignements, les Turcs, vivant à l'étranger, ont été priés de se présenter à leurs consuls.

* * *

Londres, 31.—Une dépêche de Rome à "l'Exchange Telegraph" dit:

"On annonce de Constantinople qu'un combat naval a lieu, entre les flottes russe et turque, au large d'Odessa."

---



# ALLEMAGNE MODERNE

Des âmes candides s'étonnent des excès commis par les Allemands. Certains intellectuels avaient si longtemps propagé en France la légende du "peuple des penseurs et des poètes".

Il est d'ailleurs assez curieux de constater que dans les familles pangermanistes cett e désignation était depuis quelques années considérée comme une grave offense. Les chefs du mouvement impérialiste ne voulaient plus passer pour de doux et inoffensifs philosophes, mais bien pour des lutteurs préoccupés avant tout de fructueuses réalisations.

La mentalité allemande s'est complètement transformée. Le culte de Bismarck, dont les autels se dressent partout sur les montagnes de la Germanie, comme autrefois ceux du Dieu Wotan, a donné une âme nouvelle à ce peuple qui n'a plus de respect et d'admiration que pour la force. On ne saurait trop le répéter, ses prêtres, ses apôtres furent les professeurs d'universités. Ces savants, dont les théories nuageuses ou les pesantes études critiques faillirent obnubiler la clarté du génie français, parce que quelques snobs pensèrent découvrir du génie où il n'y avait que de l'obscurité, n'ont cessé de prêcher aux jeunes générations le mépris du droit et la religion de la violence.

"L'Allemagne au-dessus de tout" ("Deutschland über alles") voilà le refrain qui a bercé les hommes nouveaux Seule la science allemande avait quelque valeur, l'art moderne éclipsait toutes les merveilles du passé, rien ne pouvait résister à la poussée formidable de l'industrie allemande, bien mieux nulle vertu n'existait en dehors de la patrie allemande. Cela paraît fou, monstrueux, et pourtant c'est là ce qu'écrivaient, ce qu'enseignaient journellement tous ces docteurs à lunettes d'or, qui, dans leur fol orgueil, rêvaient de reconstituer, au profit de la race prédestinée, l'empire des Césars et qui, inlassablement s'appliquaient à imposer à l'esprit de leurs graves auditeurs la hantise de cette chimère.

Le mépris de l'Allemand pour les civilisations étrangères est donc incommerciale. L'étudiant et l'officier, l'industriel et le commerçant communient dans la même haine dédaigneuse pour tout ce qui ne porte pas l'estampille germanique. "L'Allemagne au-dessus de tout" ce chant barbare que les Teutons ont emprunté à leurs frères d'Autriche, n'est pas seulement l'hymne de la conquête du monde, il est encore le programme d'une race qui a monopolisé le génie inventif et toutes les vertus. L'homme du peuple lui-même a fini par être atteint par cette folie collective. Il ne prononce le mot d' "Allemand" qu'avec une sorte de ferveur, voire même de frénésie religieuse. L'étranger devient pour lui, non seulement le concurrent déloyal, mais encore et surtout le nerf méprisable qui se révolte sottement contre son seigneur de par la grâce de Dieu.

Car, phénomène curieux, l'Allemand qui, si on fait abstraction d'une fraction relativement peu considérable de la nation, a perdu toute croyance positive, mêle Dieu à toutes les manifestations de sa vie publique. Les monnaies comme la plaque de ceinturon du soldat portent l'inscription: "Gott mitt uns" (Dieu est avec nous). L'empereur Guillaume traite Dieu comme son frère cadet. Il Lui impose ses conseils, quand d'aventure il ne Lui donne pas des ordres. Dieu ne serait plus parfait, s'Il n'était pas Allemand. Les Germains annexent tout, même le ciel.

Comment un peuple, qui en est arrivé à une telle exaltation égoïste, aurait-il encore le moindre respect pour la vie, la propriété, la civilisation de ceux qui ont le malheur de ne pas appartenir à la race privilégiée? Il faut lire régulièrement les journaux d'outre-Rhin pour se rendre compte de l'obsession que le mot magique de "deutsch" (allemand) exerce, par sa constante répétition, sur l'esprit de leurs lecteurs. Tout ce qui est beau, grand, attirant, devient spécifiquement allemand. Toutes les tares, tous les vices sont fatalement d'importation étrangère. Et cette croyance est systématiquement entretenue dans l'âme des générations nouvelles et par l'instituteur et par le savant universitaire. Oui, l'Allemagne est au-dessus de tout et par les incomparables qualités de la race germanique, et par une prédestination divine, assez semblable à celle du peuple héroïque dans l'Ancien Testament.

Voilà l'état d'esprit des Barbares qui ont envahi la Belgique et la France. Ces gens-là s'imaginent faire la guerre sainte contre les roumis du latinisme dégénéré. Ils s'apprêtent à infuser généreusement un sang nouveau à des peuples corrompus, ils apportent la seule vraie civilisation à des malheureux qui croupissent dans l'ignorance. Et ces peuplades, trop inintelligentes pour accepter la domination libératrice, ils les traitent comme des sauvages. Ils tuent, pillent, incendient et violent, parce que l'Allemand seul a des droits et que les autres n'ont que le devoir de le servir.

Exagération, dira-t-on... Non! la mentalité allemande a été ainsi transformée par les brutes conscientes du pangermanisme. Qu'on parcoure les publications des ligues patriotiques, ces brochures incendiaires qui depuis quelques années sont répandues par centaines de mille dans les milieux populaires, et on y retrouvera toutes ces théories monstrueuses établies avec ce luxe d'arguments pseudo-scientifiques dont le publiciste germanique ne saurait se dégager.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner des excès que commettent les troupes allemandes. On les y avait préparées par la doctrine de "l'Allemagne au-dessus de tout". Les armes allemandes doivent conquérir le monde, la science allemande doit devenir la charte de l'humanité tout entière, les formules de l'art allemand doivent s'imposer à tous les esprits, les produits allemands doivent remplacer ceux de toutes les industries étrangères. Chaque merveille du passé, chaque fabrique moderne, chaque représentant des races inférieures qui disparaît, assurent la prédominance de l'Allemagne. Le soldat allemand est le pionnier de la culture allemande, il nivelle tout sur son passage, afin que le char de la blonde Germanie puisse passer plus triomphalement sur les ruines des civilisations disparues.

L'incendie de l'Université de Louvain et de la cathédrale de Reims, comme tant d'autres attentats commis froidement par les Huns modernes, ne sont donc que les conséquences logiques de l'apostolat du pangermanisme, doctrine imaginée et répandue par les intellectuels allemands. C'est là ce qu'il faut dire et répéter à ceux qui, malgré tout, s'obstinent à chercher dans l'âme allemande les traces d'un sentimentalisme depuis longtemps disparu.

*Abbé Wetterlé.*

# LE BOURGMESTRE DE BRUXELLES

Les héros sont nombreux, presque innombrables, en France et dans le camp de nos alliés. Cette lutte pour la liberté a révélé des bravoures indomptables, éveillé d'extraordinaires facultés morales, porté les hommes en quelque sorte au-dessus d'eux-mêmes. On n'a pas tous les jours l'occasion de se signaler. Ni Hoche, ni Marceau, ni Kléber, ni tant d'autres ne se seraient classés hors pair, il y a un siècle et quart, si la période révolutionnaire n'avait transformé le monde.

Cette guerre aura exercé une action analogue sur les caractères. Tel qui paraissait calme et presque timide a manifesté une intrépédité admirable. Sur le champ de bataille et aussi dans la vie civile se sont affirmées des vertus auxquelles on ne saurait trop rendre hommage, et qui serviront à l'édification de nos arrière-neveux.

Il est une personnalité qu'on ne saurait assez glorifier: c'est celle de M. Max, le bourgmestre de Bruxelles. Jusqu'à l'heure critique que la Belgique a traversée, —l'Allemagne, par une prodigieuse violation du droit, foulant aux pieds une neutralité reconnue,—ce haut magistrat avait offert de multiples preuves de sa lucidité d'esprit, de sa courtoisie, de son tact. Mais les circonstances ne lui avaient pas permis de donner toute sa mesure. Il figure désormais dans l'histoire de la Belgique à côté des physionomies les plus hautes.

Vous représentez-vous ce qu'il lui a fallu de ténacité, de vaillance, d'ingéniosité à la fois pour résister aux exigences de l'envahisseur? Pied à pied, minute par minute, il a lutté pour sauver Bruxelles de l'irréparable, pour protéger les trésors d'art qui sont accumulés dans cette ville. Lorsque l'avant-garde teutonne fut signalée, il s'en alla seul, au-devant d'elle, pour détourner le coup. Pas un instant, il ne s'est départi de sa vigilance courageuse. Il avait réussi à adoucir la sévérité de von der Goltz lui-même, par forcer le respect d'un ennemi qui respecte bien peu de choses.

Mais cette déférence, devant la bravoure n'a pas subsisté le jour où la question d'argent s'est posée: Bruxelles ne payait pas assez vite sa contribution de guerre. M. Max a été jeté en prison. Cet internement sauvage honore ce défenseur des libertés belges autant qu'il déshonore le gouvernement allemand qui l'a prescrit.

# Département des patrons




Ce joli petit costume a une blouse unie, fermant sur le devant avec fermeture de fantaisie, cou ouvert avec petit collet plat. La manche est étroite et ajustée et peut être longue ou courte. La jupe en trois morceaux est froncée en arrière, à la ceinture, et ferme sur le devant. On peut employer pour ce costume des tissus tels que le cheviot, la serge, le corduroy et autres.

Le patron No 6,897 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 4 verges d'un tissu de 44 pouces de large avec ⅝ de verge de bordure de 27 pouces de large et 1¼ verge de ruban.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.




Ce joli petit modèle comporte une jupe en deux morceaux. Sur chaque côté se trouve une couture où se peut placer la fermeture. Sur cette sous-jupe se trouve une tunique, aussi en deux morceaux et ajustée au haut. Le bas est circulaire. Il y a ouverture sur le devant. On peut employer un ou deux tissus.

Le patron de jupe No 6,879 est pour mesures de taille de 22 pouces à 32 pouces. La grandeur moyenne demande 2¼ verges d'un tissu rayé de 36 pouces et 1¾ verge d'un tissu uni de 36 ou 44 pouces ainsi que ⅞ de verge d'une doublure de 36 pouces pour le haut du dos des pointes.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

**NOTRE COUPON.**

**Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—**

Veuillez trouver ci-inclus ............ sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ..............................

Rue No. ..........................

Ville ............................

Province .........................

**Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.**

# PENDANT LA GUERRE

## LES BLÉS

*Ce matin, plus lourds dans la brise,*
*Les blés se sont mis à pleurer;*
*Au fond de leur prunelle grise*
*J'ai vu des larmes s'égarer.*

*Courbés sous le poids de leur peine,*
*Ils ont penché leurs fronts trop lourds,*
*Et leurs pleurs brillaient dans la plaine,*
*Comme un bijou sur du velours...*

*—"Nous pleurons en un deuil suprême,*
*"La douleur, aux sombres courroux,*
*"Nous a touchés de sa main blême,*
*"Et verse sa détresse en nous.*

*"Etendant nos bras en prières,*
*"Vers la face du Tout-Puissant,*
*"Nous sentons croître en nos paupières*
*"Des larmes, des larmes de sang!...*

*"Ah! bien grande est notre souffrance,*
*"Me disent les blés canadiens:*
*"Nous pleurons pour les blés de France,*
*"Qu'écrasent les canons prussiens!"*

## LES FLOTS

*Depuis que la guerre s'élève,*
*Et met dans nos coeurs des sanglots,*
*J'entends soupirer sur la grève*
*Les flots.*

*Quels terribles bruits leur apporte*
*La brise en son manteau vivant?*
*Quelles sombres rumeurs leur porte*
*Le vent?*

*Est-ce la voix de ceux qui tombent,*
*Dans l'égorgement des combats,*
*Et le cri de ceux qui succombent,*
*Là-bas?*

*Sont-ce mes frères, qui reviennent,*
*Les petits Français, aux yeux doux,*
*Qui sont morts, et qui se souviennent*
*De nous?*

*Sont-ce les soldats de vaillance,*
*Couchés par un bras sans merci,*
*Attendant le réveil de France,*
*Ici?*

*Nul ne répond. Le fleuve pleure*
*En lourds sanglots, durant la nuit;*
*Et l'oiseau quittant sa demeure,*
*S'enfuit...*

*Dans le ciel, où le soleil plombe,*
*Une rougeur monte et descend.*
*On croirait que, sur nous, il tombe*
*Du sang...*

*—O France! ô ma mère! sois forte!*
*De tes ennemis sois vainqueur!*
*Je t'aime, et, de loin, je t'apporte*
*Mon coeur!*

*BLANCHE LAMONTAGNE.*
*Du* "Parler Français"

## LES AVIATEURS FRANCAIS

### Paulham et son mécanicien descendent un aéroplane "boche"

Paris, 30.—Une aventure émouvante, dont le fameux aviateur Paulham fut le héros, est racontée par un journal de province.

Paulham, qui a été un des premiers aviateurs qui ait obtenu une renommée mondiale, avait quitté l'aviation active il y a quelque temps, déclarant qu'il comptait passer le reste de sa vie à cultiver les fleurs qui sont employées pour la fabrication des parfums. On sait maintenant qu'il a pris du service comme aviateur militaire, avec le grade de lieutenant.

Le mécanicien de Paulham a fait le récit suivant:

"Nous volions dans la direction d'Amiens, le 1er octobre, quand, à une hauteur de 2,500 mètres, nous passâmes au-dessus d'un armée allemande.

"Au moment où nous survolions le parc d'aviation, nous fûmes salués par une salve de leurs canons spécialement construits contre les aéroplanes. Nous nous moquions de leurs efforts futiles, lorsque, tout à coup, pour notre plus grande joie, nous aperçûmes en-dessous de nous un avion "boche" qui avait été jusque là caché par les nuages. La possibilité d'un combat aérien nous remplit d'aise.

"Je m'empressai de charger la mitrailleuse et Paulham fit légèrement descendre notre avion. Nous gagnions rapidement sur l'aéroplane ennemi, et bientôt nous trouvions à la même altitude que lui et à moins de 200 mètres de distance. J'étais prêt à tirer. A ce moment, il nous aperçut et fit un crochet plongeant. Ce fut sa perte, car il m'offrit un but superbe et, lorsque je le trouvai au bout de mon canon je pressai la détente, et, boum! il se mit à dégringoler.

"Tout en regardant, triomphant, la terrible chute, nous ne pouvions nous empêcher d'être pris de pitié pour ces hommes courageux qui avaient trouvé la mort en essayant de nous fuir."

Mais l'avion français était descendu pendant le combat et se trouvait alors à la portée des fusils allemands. Plusieurs balles frappèrent le moteur qui commença à faire des ratés. Une balle avait percé le réservoir d'essence. Mais le mécanicien ferma le trou avec son doigt et les deux Français finirent par atteindre sains et saufs les lignes amies.

Pendant qu'ils réparaient rapidement leurs avaries, des uhlans attaquèrent les quarante soldats qui étaient accourus à leur aide.

Le mécanicien, encore assis dans l'avion, fit jouer sa mitrailleuse pendant que les soldats chargeaient l'ennemi à la baïonnette.

Douze Allemands furent tués, huit autres furent blessés, le reste fut fait prisonnier. Les Français avaient perdu trois hommes tués et cinq blessés.

---



# LA SITUATION DANS LE NORD

### Les Allemands minent le port d'Ostende et fortifient Liége, Namur et Anvers

Londres, 30.—Une dépêche de Flushing (Hollande) au "Daily Mail" dit:

"Plusieurs torpilles sont échouées le long de la côte au-dessus d'Ostende. Toutes fonctionnaient admirablement, car elles explosaient sans faire cependant de sérieux dégâts.

"Les Allemands qui se trouvaient à Westende ont reculé légèrement. Ils ont mis la côte s'étendant d'Ostende à Knocke en état de défense.

"On fait les préparatifs nécessaires à Ostende pour placer des torpilles à l'entrée du port.

"Les Allemands ont commandé à Bruges une grande quantité de planches pour construire un énorme hangar destiné à abriter un zeppelin à Geldonck.

"L'artillerie est placée dans les dunes, entre Huyst et Duinberg.

"Cinq trains transportant des canons ont été dirigés sur Zeebrugge."

* * *

Londres, 30.—Les Allemands s'occupent activement de restaurer les fortifications de Namur, Liége et Anvers et de réparer les canons encloués par les Belges.

Un grand nombre d'Allemands ont été tués à Liége en faisant l'essai des canons qui avaient été réparés.

* * *

Londres, 30.—Le correspondant du "Times" télégraphie que les forces anglaises qui se trouvent à Ypres ont repoussé les Allemands de plus de vingt kilomètres, en leur infligeant des pertes sérieuses.

Le kronprinz de Bavière, qui commandait l'attaque allemande, aurait été blessé.

* * *

Londres, 30.—Une dépêche datée d'hier et envoyée au "Times", du nord de la France, dit:

"Une brigade d'infanterie allemande composée de 6,000 hommes a été taillée en pièces, dimanche, par les canons de navires de guerre anglais et français, alors qu'elle s'avançait près des côtes, entre Nieuport et Middelkerke.

"Les Anglais possèdent maintenant un nouveau canon excellent pour tirer sur les aéroplanes."

* * *

Londres, 30.—Une dépêche de Berne au "Times" affirme que les Allemands reçoivent d'importantes troupes de renfort en Alsace et que les Français se préparent à repousser les Allemands si jamais ils tentaient d'attaquer Belfort, ville qui est, du reste, fortement retranchée et bien fortifiée.

* * *

Londres, 30.—Suivant le correspondant à Amsterdam de l'agence Reuter, les voyageurs arrivant d'Ostende à Amsterdam ont déclaré que les blessés allemands affluaient de plus en plus, à Ostende, en raison de la violence du combat qui se livre entre Nieuport et Dixmude.

Presque tous les habitants d'Ostende quittent la ville, ajoute le correspondant, et on ne voit dans les rues que des soldats allemands se rendant sur le front ou qui en reviennent, épuisés de fatigue.

Dans le voisinage d'Ostende, les forces allemands sont presque exclusivement composées d'infanterie de marine.

## LA BRAVOURE D'UN PRINCE

### C'est en chargeant à la tête de ses troupes que le prince Georges de Serbie fut blessé

Paris, 31.—Une émouvante description sur la façon dont le prince Georges de Serbie a été blessé est parvenue à Paris. Le prince quitta Belgrade dans la matinée du 19 septembre se rendant en automobile sur le lieu des opérations, et surveillant le combat d'un point élevé.

Trois bataillons serbes étaient pressés par l'ennemi et en danger de perdre leurs canons. Le prince ne pouvait comprendre pourquoi un bataillon de réserve ne se rendait pas au secours des premiers. Les choses prenaient une tournure critique et les Autrichiens se préparaient à charger sur les canons, quand saisissant un cheval, le prince galopa vers le bataillon de réserve, et demanda aux soldats pourquoi ils restaient inactifs. Ils répondirent qu'ils n'avaient ni officiers, ni ordres.

Se mettant à la tête des hommes, le prince leur ordonna de mettre la baïonnette au canon Les hommes hésitèrent, ne reconnaissant pas le prince, sur quoi le prince s'écria:

"Je suis Georges de Serbie, que ceux qui n'ont pas peur me suivent, chargez!"

Le bataillon, électrisé, se lança en avant à toute allure et arriva en temps pour arrêter la marche des Autrichiens, transformant l'engagement en une victoire serbe. Ce fut un des derniers coups tiré dans ce combat qui blessa le prince. Il est maintenant rétabli.

## ILS SE VANTENT

### Comment les Allemands espèrent réaliser leur rêve

Londres, 29.—Le correspondant du "Daily Mail" à Bergen dit que le "Saxon State Gazette" publie la déclaration suivante, qui aurait été faite par un général dans le bureau de l'adjudant général au ministère de la guerre de Berlin.

"Si la surveillance de nos stations navales, dans le voisinage d'Héligoland, est presque impossible actuellement pour les Anglais, elle deviendra tout à fait impossible quand la côte de Belgique et celle du nord de la France, jusqu'à l'embouchure de la Seine, seront entre les mains allemandes.

"Avec le temps, nous nous emparerons de Calais et probablement de Dieppe et du Havre. Nos obusiers de 35 centimètres ont une portée de 22 kilomètres et la portée de ceux de 42 centimètres est encore plus grande. L'Angleterre peut s'attendre à de nouvelles surprises de notre artillerie. Même s'il nous est impossible, en tirant de la côte française, d'atteindre la côte anglaise, nos navires n'en auront pas moins une zone, à l'abri de tout danger, qui couvrira plus de la moitié des eaux navigables du détroit.

"Les ports français, qui serviront alors de base à nos torpilleurs, à nos sous-marins et à nos Zeppelins, peuvent être rendus imprenables, du côté de la mer, par une triple ceinture de torpilles flottantes. En étendant ce champ de mines presque jusqu'à la côte anglaise, Portsmouth et Plymouth seraient isolés de la mer du Nord, et les communications par le tour de l'Ecosse seraient difficiles.

"Il n'est pas douteux que nous puissions placer ces mines, puisque nous le ferons sous le couvert de nos obusiers, aidés de notre flottilles de torpilleurs et de sous-marins. Dans ces conditions l'invasion de l'Angleterre deviendrait non seulement possible mais facile."

## LA TRAGEDIE DE SARAJEVO

### Vingt-quatre accusés sont reconnus coupables JEVO

Vienne, 28.—Gavrio Prinzip, l'assassin de l'archiduc François-Ferdinand et de l'archiduchesse son épouse, l'étudiant Grabez, Grabinovios et vingt et un autres complices ont été reconnus coupables du crime de trahison hier à Sarajevo, Bosnie.

Au moment où la cour prononçait son verdict on pouvait distinctement entendre le grondement des canons des Serbes qui combattent avec acharnement dans le but de s'emparer de la ville et de délivrer les captifs qui appartiennent tous à la race slave.

La cour prononcera demain les sentences.

## SUICIDE D'UN GENERAL ALLEMAND

### Le vainqueur d'Anvers se tue à Bruges

Londres, 29.—Une dépêche de Rotterdam à "l'Evening News" dit que le général von Beseler, le vainqueur d'Anvers, est mort. Le journal ajoute que le général s'est tiré un coup de revolver dans sa chambre à Bruges.

---



# LA BAIONNETTE

C'est à la baïonnette, arme d'origine française, que, de tout temps, notre infanterie a dû la plupart de ses victoires.

Cette arme tire nom de la ville dans laquelle elle fut inventée: Bayonne.

C'est en 1641, dans un engagement entre paysans basques et contrebandiers, que cet instrument meurtrier fut trouvé. Après avoir épuisé leurs munitions, les Basques imaginèrent d'attacher leurs couteaux au bout de leurs mousquets et repoussèrent leurs adversaires.

Cette application spontanée d'un instrument encore informe changea entièrement le système de l'art militaire en Europe.

La baïonnette fut pour la première fois mise en usage, en France, au régiment des fusilliers du roi, en 1670. En 1674 et 1675, d'autres régiments en furent pourvus: les dragons la reçurent en 1676; les grenadiers en 1678. A cette époque, la baïonnette entrait dans le canon du fusil. La douille, qui devait en faciliter la manoeuvre, date de 1688.

La première charge à la baïonnette fut exécutée en 1703, à la bataille de Spire. Cet instrument servait si bien l'élan de nos soldats, que le prince de Ligne l'appelait une arme toute française. Il a joué le rôle le plus brillant dans l'histoire de nos campagnes militaires.

Les armées républicaines pensaient avec raison qu'avec la baïonnette elles vaincraient l'Europe coalisée. C'est ce qu'elles firent dans les campagnes de Belgique, de Sambre et Meuse, d'Italie. Ce fut à la baïonnette que furent emportées les redoutes inaccessibles du Mont-Cenis et que dans la guerre d'Italie de 1859, la baïonnette fit merveille. En 1870 et aujourd'hui encore, les charges à la baïonnette ont maintes fois semés la terreur dans les rangs ennemis. Et cette arme française, si bien appropriée au tempérament de nos soldats, est toujours une arme irrésistible entre leurs mains.

## LES OPERATIONS RUSSES

### Une grande bataille est engagée en Pologne sur un front de 100 kilomètres

Paris, 28.—Le bombardement de la forteresse autrichienne de Przemysl par les Russes se continue pendant la nuit, à l'aide de puissants réflecteurs électriques.

Des déserteurs venant de la forteresse déclarent qu'un grand nombre des défenseurs succombent à des maladies épidémiques et que les provisions, ainsi que les médicaments, sont pour ainsi dire épuisés. Ils ajoutent que tous les hommes de la garnison sont obligés de travailler sans relâche sur les fortifications, qui sont maintenant rapidement détruites par les canons russes.

* * *

Washington, 28.—L'ambassadeur de France publie la dépêche suivante qui lui a été adressée de Bordeaux:

"En Pologne, les différents combats primitifs ont donné lieu à une grande bataille dont le front s'étend de Rawa jusqu'au confluent de l'Islanka et de la Vistule, sur plus de 100 kilomètres.

"Au nord de Rawa, les Russes ont infligé aux Allemands des pertes considérables et ont capturé des batteries d'artillerie, des mitrailleuses et des prisonniers.

"En Galicie, les Autrichiens font preuve de moins d'énergie. Les troupes russes ont fait des progrès au sud de Sambor et Staromiaste.

"Dans la Prusse orientale, la tentative que les Allemands ont faite de reprendre partillement l'offensive a complètement échoué."

## La gale poudreuse.

Il y a quelque temps on constatait l'existence dans les provinces de l'Est, savoir: Ile du Prince Edouard, Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick et Québec, d'une maladie de la pomme de terre portant le nom "Galle poudreuse". Il est probable que cette maladie existait dans quelques localités depuis un certain nombre d'années mais elle avait été confondue avec la maladie appelée "La gale commune".

Cette maladie n'avait pas, du reste, jusqu'ici, causé plus de dégâts que la gale commune, sauf en une circonstance: elle n'en constitue pas moins un fléau redoutable qu'il ne faut pas laisser s'implanter dans les exploitations. Dans la crainte de le voir introduit sur leur territoire, les autorités des Etats-Unis ont subordonné l'importation des pommes de terre à des formalités rigoureuses. Ces formalités comportent la production d'un certificat attestant que les produits importés proviennent d'une zône non atteinte de la gale poudreuse ou de la gale noire. Si donc nous voulons reprendre notre commerce d'exportation avec les Etats-Unis, malgré ces règlements, nous n'avons d'autre alternative que de travailler tous de concert à l'application des méthodes qui peuvent nous permettre d'extirper la maladie.

Pour familiariser le cultivateur canadien avec ces maladies M. J. W. Eastham, premier aide botaniste à la ferme expérimentale centrale a préparé une circulaire détaillée intitulée "Gale Poudreuse" des pommes de terre. C'est la circulaire No 5, série des cultivateurs, service de la bottanique. On peut l'obtenir en s'adressant au bureau des publications du Ministère fédéral de l'agriculture, Ottawa.

La nature, les symptômes, et les méthodes préventives sont indiquées tous au long. Nous trouvons, à la fin du bulletin, le résumé suivant des mesures à prendre pour lutter avec succès contre la gale poudreuse.

(1) N'employer que des tubercules de semence provenant d'une récolte saine.

(2) Désinfecter ces tubercules pour détruire les germes de maladie qui peuvent s'y trouver.

(3) Ne planter que sur une terre reconnue absolument saine. Sur la plupart des fermes, il faudra, pour être sûr, employer une terre qui n'a jamais été plantée en pommes de terre.

(4) Ne pas replanter dans une terre qui a des signes de maladie. Si possible, mettre cette terre en prairie.

(5) Isoler la récolte provenant d'un champ malade et prendre toutes les précautions possibles pour éviter de laisser les spores de cette récolte se répandre sur d'autres pommes de terre.

(6) Veiller spécialement au nettoyage, et, si c'est nécessaire, à la désinfection des instruments qui peuvent transporter la maladie.

---

La crédulité qui vient du coeur ne fait aucun mal à l'esprit.

* * *

Il y a des erreurs invincibles qu'il ne faut jamais attaquer.

## LE HAUT COMMANDEMENT DANS L'ARMEE ALLEMANDE

### Les armées qui composent l'aile droite allemande

Paris, 28.—Une note verbale, publiée ce soir par le gouvernement, corrige ce qui a été dit sur le général von Kluck, qui commande l'aile droite de l'armée allemande.

Le front de bataille s'étend actuellement au nord de l'Oise, et le général von Kluck a gardé le commandement des forces placées le long de l'Aisne, qui formaient dernièrement l'aile droite de l'armée allemande.

Les forces qui composaient, il y a quelque temps encore, l'aile gauche de l'armée allemande, combattant à la droite de von Kluck. Elles sont commandées par le général de Buelow, le kronprinz de Bavière et le duc de Wurtemberg, qui se trouve en Belgique actuellement. Il résulte de toutes les informations reçues que les pertes allemandes ont surtout été très importantes dans la bataille de l'Aisne et en Belgique. Une seule division anglaise a trouvé les corps de 1,500 Allemands tués presque côte à côte. Comme les Anglais avançaient hier, ils ont fait 600 prisonniers.

## MORT AU CHAMP D'HONNEUR

### M. Paul Froust, député de Chambéry, est tombé près d'Arras

Paris, 28.—M. Paul Proust, député de Chambéry, sergent de réserve d'infanterie, a été tué le 24 octobre à Saint-Nicolas, près Arras.

# LES BELGES INONDENT LES ALLEMANDS EN OUVRANT LES ECLUSES DU CANAL DE L'YSER

**Les Belges ouvrent les écluses du canal de l'Yser; de nombreux Allemands sont noyés et ceux qui échappent sont fauchés par la mitraille**

Londres, 30.—Une dépêche de Paris, à l'agence Reuter dit:

"Les nouvelles d'aujourd'hui sont excellentes. Je tiens de bonne source que les efforts des alliés ont été couronnés de succès.

"Comme conséquence de l'ouverture des écluses du canal de l'Yser par les Belges, les Allemands furent surpris par l'inondation. Ceux qui ne se noyèrent pas furent fauchés par les canons des alliés.

"Quelques positions d'une grande importance stratégique ont été occupées par l'aile gauche des alliés, tandis que sur l'ensemble du reste du front, jusqu'à la frontière de l'est, les alliés ont continué à faire des progrès.

"Les pertes allemandes sont terrifiantes."

Amsterdam, 30.—Le "Telegraf" fait savoir que les Allemands et les alliés ont recommencé à se battre dans les Flandres.

Le bruit des canons a été entendu toute la nuit et des troupes allemandes ont été dirigées toute la journée sur Zeebrugge, où la garnison a été renforcée par 11,000 soldats d'infanterie de marine qui étaient casernés près de Heyst.

Paris, 20, 3 heures après-midi.—Le communiqué officiel suivant a été publié cet après-midi:

"A l'extrême gauche des forces alliées, l'armée belge ayant inondé la partie basse de la vallée de l'Yser, les troupes ennemies qui avaient traversé cette rivière ont été contraintes de se retirer. Leur retraite s'est effectuée sous un feu violent des batteries belges et françaises, et s'est bientôt changée en déroute.

"Hier, les Allemands ont concentré leurs efforts en une vigoureuse contre-attaque drigée contre les troupes anglaises et françaises qui s'avançaient au nord-est et à l'est d'Ypres. A la fin de la journée, les troupes alliées n'en avaient pas moins continué à avancer dans la direection qui leur avait été indiquée, et avaient de plus, pris possession de différentes positions de soutien.

"Les troupes anglaises, assaillies par des forces supérieures sur différents points au nord de La Bassée, ont réussi, avec beaucoup d'énergie, à reprendre l'offensive et à regagner une proportion considérable du terrain qu'elles avaient tout d'abord cédé à l'ennemi. Sur plusieurs autres points de leur ligne de combat, elles ont repoussé les attaques des Allemands en leur infligeant des pertes importantes.

"Sur le reste du front il ne s'est produit aucune action générale mais seulement quelques mouvements offensifs locaux de notre part aussi bien que de celle de l'ennemi.

"Presque partout nous avons fait des progrès, notamment en avant de certains villages situés entre Arras et Albert, sur les hauteurs de la rive droite de l'Aisne en aval de Soissons, et çi et là le long de la Meuse, au nord de Verdun."

Paris, 30, 11 heures, soir.—Le communiqué officiel suivant a été publié ce soir:

"D'après les derniers renseignements reçus à Paris, il n'y a rien de nouveau à signaler dans la région qui s'étend entre Nieuport et Dixmude.

"A notre aile gauche l'ennemi a, sans succès, lancé de violentes attaques contre le front des troupes anglaises et sur les deux rives du canal de La Bassée.

"Il y a eu une recrudescence d'activité dans la région de Reims et sur les Hauts de Meuse, au sud de Fresne-en-Woevre."

## LES BIZARRERIES DE LA GUERRE

**Un capitaine d'artillerie donne l'ordre de bombarder son propre château**

Paris, 30.—La vicomtesse de Chambrun, née Longworth, originaire de Cincinnati et soeur de l'ancien député Nicholas Longworth, a reçu de son mari, ancien attaché militaire de l'ambassade de France à Washington et actuellement au front avec le grade de capitaine d'artillerie, une lettre qui contient le paragraphe suivant:

"J'ai à présent le grand plaisir de diriger le feu de mes canons contre notre propre chateau, et j'éprouve une grand joie à en voir les murs s'abattre les uns après les autres."

Le chateau de Chambrun est situé près de Saint-Mihiel, où, depuis les isx semaines que ce point est occupé par les Allemands, la lutte s'est poursuivie avec opiniâtreté.

## UNE PROCLAMATION DU ROI ALBERT

**"Il faut chasser l'ennemi de notre territoire", dit le roi des Belges**

Londres, 31.—Le roi Albert a adressé au peuple belge, la proclamation suivante:

"Nos villes ont été brûlées, nos maisons ont été détruites, et notre pays tout entier est en deuil. Mais des désastres plus terribles encore suivront si nous ne débarrassons pas notre patrie de ses envahisseurs.

"C'est pour vous un devoir impérieux, et ce devoir vous êtes à même de le remplir avec l'assistance de nos alliés."

## PROPOSITION DE PAIX

**L'Allemagne fait proposer à la France la conclusion d'une pair séparée**

Bordeaux, 1.—Des propositions de paix ont été faites à la France par l'intermédiaire des membres du parti socialiste allemand. Le gouvernement allemand a invité les socialistes allemands à jouer ce rôle d'intermédiaires, et ceux-ci ont accepté. Ils ont tout d'abord remis le message de leur gouvernement à un groupes de socialistes hollandais, qui, à leur tour, ont transmis l'offre allemande au parti socialiste français.

Les socialistes allemands ont essayé de convaincre les camarades français que l'Allemagne n'avait aucun sujet de querelle avec la France. Ils ont dépeint l'Angleterre comme étant le véritable ennemi de la France et ont expliqué que c'était l'Angleterre qui avait poussé la France, la Russie et la Belgique à faire la guerre à l'Allemagne, afin de se faire aider par ces trois nations pour détruire son ennemi mortel, l'Allemagne.

Les socialistes allemands avaient reçu mission de s'efforcer d'agir sur l'opinion publique en France, par l'intermédiaire du parti socialiste français, et d'essayer de lui faire croire que la France aurait tout à gagner à abandonner l'Angleterre en ce moment et à conclure une paix séparée avec l'Allemagne, qui ferait des conditions très avantageuses et céderait à la France, non seulement Metz et une partie de la Lorraine, mais encore une grande partie de l'Alsace.

Les socialistes français refusèrent avec indignation de se faire les avocats d'un mouvement pacifique. En aucun milieu, les sentiments contre l'Allemagne ne sont plus amers que parmi les chefs du parti socialiste français. Ils se rendent parfaitement compte que les alliés luttent pour la cause de la liberté, et ils soutiennent leur cause de toutes leurs forces. Mais tout ceci en dit long sur la naïveté de la diplomatie allemande qui se figure qu'elle a une chance de détacher la France de l'Angleterre.

Et cependant, même à cette heure, les lourdauds impérialistes de Berlin ne se rendent pas encore compte que la France n'envisagera jamais la possibilité de profiter d'une occasion perfide, et il y a de bonnes raisons de croire que de nouveaux efforts seront faits, dans un avenir prochain, pour conclure une paix séparée avec la France.

## DOULOUREUSE DISTINCTION

**Un soldat français qui a reçu soixante-huit blessures**

Paris, 1.—On a opéré hier à l'ambulance méricaine de Neuilly, un soldat qui ne comptait pas moins de 68 graves blessures, causées en partie, par des balles et des fragments d'obus.

Les chirurgiens espèrent sauver le brave soldat.

## UN BON TIREUR

**Un dragon français tue 30 Allemands en moins de 5 minutes**

Dans le nord de la France, 2.—Aux environs de Lille trois dragons gardaient un pont suspendu en un point où il était important que l'ennemi fût empêché d'avancer, sans que l'on fit sauter le pont. L'un des dragons, tireur d'une rare adresse, fit seul le coup de fusil pendant que ses deux camarades rechargeaient les armes. Tous trois s'étaient abrités derrière une clôture à 60 mètres du pont. Tout d'abord deux uhlans apparurent et notre dragon les abattit coup sur coup; trois autres vinrent ensuite et furent tués de la même façon: les cinq suivants eurent le même sort; et cela continua tant et si bien que trente Allemands succombèrent sous les balles de notre tireur, qui, alors satisfait de sa besogne, se retira en compagnie de ses deux camarades vers les lignes françaises.

L'énorme tas d'hommes et de chevaux morts encombrait si bien l'étroit chemin, de l'autre côté du pont, qu'il le protégea contre les approches des Allemands aussi bien qu'aurait pu le faire une mitrailleuse. Le soir même, devant tous ses camarades, le colonel du régiment embrassa sur les deux joues ce tireur si extraordinairement adroit.

## LES SUCCES RUSSES

**Les Russes ont fait plusieurs milliers de prisonniers en Pologne**

Londres, 31.—Le correspondant du "Daily Mail" à Pétrograde envoie la dépêche suivante ayant trait à un combat en Russie:

"Les Allemands sont étonnés et découragés de se trouver toujours en face de nouvelles troupes, pleines d'énergie. Le secret consiste à ce que les Russes gardent une immense réserve pour chaque armée, changeant fréquemment les régiments et ne laissant jamais les mêmes hommes sur la ligne de feu assez longtemps, pour se fatiguer. De cette manière l'énorme armée de l'empereur de Russie qui se compose de 8,000,000 d'hommes commence à prouver une influence marquée sur la campagne."

Une dépêche de Pétrograde au "Times" signale que les gouvernements anglais et russes se sont entendus à faire un échange avantageux de forces combattants et techniques, dont on fournira plus tard les détails.

Washington, 31.—L'ambassade de Russie à Washington a reçu le cablogramme suivant:

"Le 28 octobre nous avons vaincu la dernière résistance des troupes de l'ennemi au nord de la Pilica. A présent toutes les troupes austro-allemandes, qui se trouvent sur la rive gauche de la Vistule, sont en pleine retraite.

"Nos troupes ont occupé Strykoff, Ejow et Novomiasto. Notre cavalerie occupe Radom, nous avons capturé plusieurs milliers de prisonniers, des canons, des vingtaines de mitrailleuses, des convois d'approvisionnements et des automobiles.

"En Galicie il n'y a pas de changement.

"Sur la frontière de la Prusse orientale le 1er corps d'armée allemand, supporté par d'autres corps, continue depuis quatre jours à nous attaquer auprès de Bakaloyewo. Les pertes de l'ennemi sont terribles."

Berlin, 31.—Les Allemands admettent qu'ils ont été forcés de battre en retraite en Pologne russe, en raison de l'immense supériorité numérique des Russes; le ministère de la guerre, dans un communiqué laconique, faisant suite à la première déclaration, a publié aujourd'hui:

"Nous reprenons l'offensive."

De nouveaux renforts supérieurs ont été envoyés vers l'est.

## LE BOMBARDEMENT DE REIMS

**Les dégâts s'élévent à un milliard de francs**

Paris, 31.—Les compagnies d'assurances estiment les dégâts à Reims à un milliard de francs, on dit même que ce chiffre sera dépassé quand à tout cela viendront s'ajouter les dommages causés aux propriétés privées.

Plus de 200 civils ont été tués dans les rues et les maisons pendant le mois où les Allemands n'ont pas cessé d'envoyer sur la ville de nombreux projectiles.

Le quart environ de tous les édifices a été détruit. Ce sont les plus belles parties de la ville, où se trouvaient de fort belles maisons et d'intéressants monuments historiques, qui ont le plus souffert.

Reims compte encore une population de quarante mille habitants qui pour la plupart vivent dans des caves.

Bien que le bombardement continue par intermittence, des maçons et autres ouvriers se sont déjà mis à réparer quelques maisons.

Pendant le plus fort du bombardement, en raison de la rareté de l'argent, la municipalité avait mis en circulation des billets ressemblants à des tickets de théâtre.

La cathédrale n'est plus qu'une ruine et de grosses pierres tombent continuellement des voûtes. Le toit n'existe plus et il ne pourra être refait que quand les murs seront réparés et offriront une solidité suffisante. Dans de telles circonstances, un hiver rigoureux ne fera qu'activer la ruine de la cathédrale."

## VIOLATION DE NEUTRALITE

**Les Allemands et les Autrichiens reçoivent du pétrole de la Roumanie**

Londres, 31.—On va appeler l'attention du gouvernement sur la façon dont le pétrole est ouvertement exporté de Roumanie en Allemagne, en violation des règles de neutralité.

Quelques milliers de tonnes de pétrole ont déjà pénétré en Allemagne et en Autriche, et les lignes de chemins de fer sont littéralement bloquées dans certaines parties par le nombre énorme de wagons-réservoirs qui transportent du pétrole pour les belligérants.

## L'EXPLOIT DU "BADGER"

**Il est démenti à Berlin**

Berlin, 29, par télégraphie sans fil.—La dépêche suivante fait partie des renseignements fournis sur la guerre publiés officiellement aujourd'hui:

"L'agence Havas, de Paris, signale que le communiqué officiel de Londres annonce que le contre-torpilleur anglais "Badger" est entré en colision avec le sous-marin allemand qui fut coulé au large de la côte de Hollande.

"Les rapports des officiers allemands sur ce même incident admettent la collision, mais disent que le sous-marin a pu rentrer sain et sauf au port, sans perdre son équipage."

Londres, 29.—L'équipage du contre-torpilleur "Badger", qui est entré en collision et a coulé récemment le sous-marin allemand, dit qu'il surveillait les sous-marins lorsqu'à la tombée de la nuit et par suite d'un léger brouillard, le sous-marin ennemi fut aperçu soudainement à la surface de la mer. La surprise fut la même pour les Anglais et les Allemands, mais le "Badger" avait l'avantage, car le kiosque sous-marin était ouvert et le commandant se tenait dehors.

Le "Badger" filait à ce moment à une vitesse de 20 noeuds; le commandant ordonna immédiatement la marche à toute vitesse, utilisant en même temps le canon placé à l'avant du navire.

Le sous-marin voulut plonger, mais la manoeuvre ne fut pas assez rapide et le "Badger" pénétra dans le sous-marin. Le "Badger" inspecta ensuite les parages où s'étaient produits des boullonnements, mais ne vit rien du sous-marin et de son équipage.

La collision secoua fortement le "Badger", mais les dégâts ne furent pas sérieux. Il a été envoyé à Sheerness, escorté par un autre navire qui fut dépassé rapidement et le "Badger" arriva seul au port.

## LES PERTES ALLEMANDES

**Elles sont en moyenne de 10,000 hommes par jour**

Londres, 30.—L'armée du duc de Wurtemberg a éprouvé des pertes sérieuses dans le nord de la France, suivant une dépêche de Paris adressée à l'Echange Telegraph Company.

Les Allemands, ajoute la dépêche, ont eu 2,000 tués et blessés dans l'attaque terrible de Craonne qui eut lieu pendant la nuit et dans celles qui se sont livrées dans les régions mentionnées aujourd'hui dans le communiqué oficiel français.

Les Français n'ont eu que 100 hommes hors de combat.

ENTREPENEU DE POMPES FUNEBRES CATHOLIQUE

Autrefois de Toronto: maintenant résidant sur le Broadway

Dans cette jolie vieille résidence qui se trouve au coin des rues Broadway et Donald, un entrepreneur de pompes funèbres qui a eu une longue expérience dans la ville de Toronto vient d'ouvrir de spacieux offices. M. W.-J. Barker est un diplômé des écoles de New-York et de Toronto pour embaumer et la chirurgie du derme. Il est venu à Winnipeg avec les souhaits de centaines de clients satisfaits de l'est. Il fait partie des Chevaliers de Colomb et de la C. M. B. A. et depuis sa venue en cette ville s'est toujours montré un fervent patron du Catholic Club. M. Barker déclare qu'au cours de ses voyages il a trouvé peu de clubs capables de soutenir la comparaison avec l'installation et la location du Catholic Club. A ses yeux, la catholicité a un grand avenir dans cette ville, porte de l'Ouest, et il a décidé d'en faire sa résidence permanente.

# LES NOTES D'UNE INFIRMIERE

Comme tout le monde, je les ai vus partir, nos soldats, nos vaillants, nos intrépides.

Je les ai entendu, de leurs trains fleuris qui s'ébranlaient vers l'Est, pousser leurs joyeux cris d'au-revoir.

Comme tout le monde, j'ai tendu vers eux, à ce moment-là, des mains ardentes qui leur envoyaient, dans l'ébauche d'un baiser, toût le courage et tout l'espoir possible!

Et, un mois après, à peine, j'en ai vu revenir quelques-uns...

Revêtue de la blouse et de la coiffe blanche, j'ai assisté à l'arrivée d'une centaine de blessés dans la salle des premiers pansements de l'hôpital auxiliaire numéro...

Pêle-mêle, des zouaves qui crânent encore, héroïques et mutilés, des petits lignards de l'active, des réservistes dont la souffrance, s'augmente d'une surhumaine fatigue, des artilleurs aux yeux de fièvre agrandis d'une horreur persistante...

Une sélection hâtive a déjà été faite: les "grands blessés" et les "petits blessés", les premiers étendus sur des brancards, les seconds soutenus précautionneusement.

Alors l'admirable équipe des docteurs donne des ordres rapides des indications précises.

Les "petits blessés" s'assoient: les aides-infirmières les déchaussent, lavent leurs pauvres pieds douloureux.

Les "grands blessés", hissés sur leurs brancards sur des tables, sont visités tout de suite.

Nous défaisons les pansements sommaires, nous mettons à nu, délicatement, les plaies, les terribles, les chères plaies saignantes.

La sinistre rumeur des gémissements commence et pourtant, comme ils sont courageux et braves! Ils serrent leurs dents et ne laissent échapper un cri que lorsqu'un minutieux outil fouille dans leur chair à vif pour en extraire, vite, vite, un lambeau infecté.

* * *

J'ai vu un petit zouave, un engagé de dix-neuf ans, profondément déchiré sous l'aisselle par un éclat d'obus, refuser le tampon d'ouate imbibé d'éther que je voulais lui faire respirer pendant qu'on le pansait, en me disant gentiment:

—C'est bon pour les filles, ces trucs-là, donnez-moi plutôt une cigarette...

Et il en a fumé une jusqu'au bout.

Un autre zouave, la cuisse labourée en trois endroits, le bras traversé, suivait tous les gestes du docteur et s'émerveillait de voir les pinces, les sondes, les ciseaux de nickel luisant:

—C'est bien beau, ces p'tits outils-là!

Un autre encore, un fantassin de la réserve, me disait, pendant que, doucement, j'enlevais les bandes de la gaze qui recouvraient sa main droite:

—J'ai hâte de voir combien il me reste de doigts, on m'a entortillé ça pendant que je tournais de l'oeil, j'ai même pas vu ce que j'avais.

Comme j'ai eu peur, à cet instant, de ce qu'il allait voir! J'avais raison: un moignon déchiqueté, plus un doigt Je voulais lui cacher sa plaie, mais il l'a vite vue. Alors, un sanglot sourd, poignant, et, tout de suite, ce mot:

—Les cochons! Enfin j'en ai démoli pas mal, avant ce coup-là!

Et cet autre, un chasseur à cheval, l'épaule arrachée mais conscient:

—On pourrait pas me dire si mon lieutenant a été relevé!

Pauvre petit sublime!

Et tous! Et tous! J'affirme que je n'en ai pas vu un seul s'exagérer son mal ou se plaindre outre mesure...

Plus tard, quand ils sont couchés, ils s'endorment, béats, ivres du bien-être de se trouver (enfin) dans un lit.

J'en ai vu un, tout gosse, serrer contre lui, en plein sommeil, un casque d'Allemand qu'il a payé d'un peu de sa chair. Jusqu'au matin, il l'a tenu, comme un bambin tient un jouet.

J'ai entendu un zouave qui rêvait tout haut répéter farouchement:

—Allons-y, allons!

Il partait à la charge, encore les yeux clos.

Que d'exemples pareils à donner! Que de trais semblables à raconter! Quels frissons d'orgueil enthousiaste pour nous, les femmes, de nous savoir les soeurs de ces hommes-là!

Certainement, il m'a fallu, depuis le peu de temps que je me suis enrôlée comme infirmière, dompter ma sensibilité de jeune femme, cravacher mon énergie qui faiblissait parfois, forcer mon corps à des fatigues inaccoutumées, mais je jure (et toutes mes compagnes penseront comme moi), je jure qu'il n'y a pas au monde de récompense plus grande, de joie plus parfaite, que le simple regard reconnaissant de nos blessés, quand ils nous disent:

—Merci, madame.



# VIOLENTS COMBATS A LILLE

## Les Allemands veulent occuper Dunkerque

Londres, 28.—Le correspondant du "Telegraph" à Dieppe dit que les Allemands ont évacué plusieurs positions importantes près d'Arras et aussi le long du front au centre et près de Reims.

Ce correspondant déclare qu'un grand nombre de villages, qui ont été le théâtre de combats, et entre autres Givenchy, Fromelle, Warneton et Radinghem, ont été brûlés.

Il ajoute qu'à Bellechapelle, un engagement furieux a eu lieu dans le cimetière et que le clocher et les murs de l'église ont été détruits.

A Richebourg, il ne reste pas une seule maison debout.

* * *

Londres, 28.—Dans les régions qui s'étendent au sud-ouest d'Ypres et entre Armentières et Lille, le combat se continue de plus en plus acharné. Les Anglais qui supportent l'attaque des Allemands sur ces points, subissent, dit-on, de grosses pertes. Mais on dit aussi qu'ils font lentement reculer l'ennemi vers l'est et sur ses positions retranchées de Lille.

* * *

Paris, 28.—Au quartier général Galliéni, on dit que le but, que se proposent les Allemands, apparaît maintenant très clairement. Ils concentrent leurs efforts pour percer les lignes des alliés dans la direction de Dunkerque, de façon à laisser de côté, séparée du reste de l'armée, la ligne mince des Français et des Belges qui maintienent leurs positions en dépit de conditions contraires effrayantes.

* * *

Londres, 28.—Une dépêche de Flessingue annonce qu'une canonnade intense a lieu à Westende, à 13 kilomètres au sud-ouest d'Ostende.

Sur la côte, les positions restent stationnaires. Un grand nombre de gros canons, venant de la côte, ont traversé Bruges la nuit dernière. De nombreux canons de 18 centimètres ont été placés entre Saint-Pierre-sur-la-Digue et Dudzeele, à 150 mètres les uns des autres.

Des canons de 42 centimètres ont traversé Sotteghem; ils venaient des usines Krupp, à Essen, où ils ont subi des réparations. Il est évident qu'à Zarren, les pertes allemandes ont été considérables.

# LES PERTES AUTRICHIENNES

## Deux cent mille blessés sont passés à Vienne

Londres, 30.—D'après une dépêche du "Central News", on signale à Pétrograde, d'une façon semi-officielle, que le nombre des blessés autrichiens passés à Vienne seulement, et qui était estimé officiellement, le 13 septembre, à 136,000, s'élève à présent à au moins 200,000.

# LES COSAQUES

Depuis un siècle exactement, depuis 1814, les cosaques ont laissé le souvenir d'une horde terrible, et aujourd'hui encore sa seule apparition jette la panique parmi les troupes germaniques de la Prusse orientale et de la Galicie. On eût donc pu aussi utilement l'opposer à la horde teutonne, et j'ajouterai qu'on aurait pu se servir d'elle sans que son concours sur les champs d'honneur pût le moins du monde compromettre d'armée alliée des deux nations les plus cultivées de l'Occident.

C'est qu'une légende se perpétue et environne les cosaques. On s'en tint à des réminiscences séculaires, on se souvient du temps où les vrais cosaques, les cosaques russes étaient suivis de cosaques d'origine asiatique: Baschkirs, Kalmouks, Toungouses, Bouriates, Tcherkesses, demeurés, en effet, encore sauvages. Mais si, loin de leurs officiers russes, ils ne se faisaient pas faute de ravager, jamais ils ne s'attaquaient à des femmes, à des enfants, à des vieillards, à la mode des porteurs de la "kultur" prussienne. La terreur que les cosaques de toute origine inspirent à l'ennemi est d'une autre qualité; et puisqu'ils font à nouveau parler d'eux, qu'ils sont devenus nos alliés au même titre que les autres soldats russes, essayons de substituer la réalité à la légende.

Il convient de rappeler tout tout d'abord que les cosaques ne forment point une peuplade ethnique distincte. Bien que le mot "kosak" soit d'origine turque, signifiant "homme armé", il fut appliqué, dès l'origine, à des ressortissants du tsarat moscovite, lesquels, voici quatre siècles environ, s'étaient établis dans les steppes du Don et y formèrent une tribu pillarde, mais singulièrement guerrière. D'autres, réfugiés de la Pologne et de la Lithuanie, continuèrent la tradition des Zaporoges de l'Unkraine, dont les vertus combatives étaient plus antiques encore.

Ce qui assembla les uns et les autres, tous également d'origine slave, sur la vaste étendue des confins des deux royaumes, c'est le même esprit d'aventure, la soif d'espace libre et de vie indisciplinée. Ayant fui la Moscovie ou la Pologne pour se soustraire à la contrainte sociale qu'impose tout Etat organisé, ils n'admettaient d'autre autorité que celle de leurs atamans, librement choisis parmi eux, ni d'autre existence que celle de la rapine. Ils devinrent la terreur des populations voisines: les Tartares de la Volga et de la Crimée, au détriment desquels ils agrandirent progressivement leur domaine. Les Turcs, les Polonais, les Russes eux-mêmes n'eurent pas moins à souffrir de leurs incursions.

Ainsi se constitua, en marge des autres collectivités, une singulière organisation belliqueuse, d'autant plus redoutable pour elles que celles-ci mettaient moins dans l'état de guerre leur raison d'exister. Par cette sélection militaire, se forma un type de farouche guerrier atavique qui se perpétua jusqu'à nos jours.

Dès le seizième siècle, l'un de leurs atamans, le fameux Yermark, avait conquis toute la Sibérie et était allé à Moscou pour en "faire don" au tsar Ivan le Terrible. Par la suite, leurs bandes s'établirent, toujours pour le compte de la Russie, et firent souche le long de l'Oural, au Caucase, en Asie centrale, etc., s'y mêlèrent aux populations autochtones et y formèrent de nouvelles colonies cosaques. D'après les régions qu'ils occupèrent, on distingue aujourd'hui les cosaques du Don, ceux de Koubane, d'Orenbourg, d'Astrakhan, du Transbaïkal, du Terek, de Sibérie, de Semiretché, d'Amour et d'Oussouri, chaque région correspondant à une unité militaire.

Depuis le règne de Catherine II, les cosaques sont organisés en une armée régulière, sans toutefois qu'il soit rien changé à son mode de recrutement.

Réglementairement, le cosaque doit le service—préparatoire, actif et de réserve—de dix-huit à trente-huit ans, dont douze ans dans l'active. En fait, il est soldat à vie, puisqu'il appartient à la milice aussi longtemps qu'il peut se tenir à cheval et doit être prêt à tout moment à abandonner la charrue pour la lance. Il ne se sépare jamais de son cheval et de son uniforme, qu'il acquiert et entretient à ses frais. Seul, le fusil lui est fourni par le gouvernement, en raison des améliorations successives dans sa construction.

Tel est l'organisme, quatre fois séculaire, qui forma un peuple de guerre dépassant aujourd'hui six millions d'âmes, et dont les vertus combatives innées sont maintenues et disciplinées par une méthode militaire moderne. Les cosaques respectent l'être sans défense, le combattant terrassé, simplement parce que la bravoure authentique abomine la lâcheté.

# L'HEROISME DES FRANCAISES

## Beaucoup offrent leur sang pour sauver les blessés

Paris, 30.—Les autorités médicales militaires de Lyon viennent de faire l'appel suivant à la population:

"De nombreux blessés sont si épuisés par la perte de leur sang, que la transfusion rapide du sang d'un homme ou d'une femme jouissant d'une santé parfaite pourrait seule donner l'espoir de les sauver. Ceux qui désirent offrir leur sang à cet effet sont invités à inscrire leur nom à l'Hôtel-Dieu."

Aussitôt que cet avis eut paru dans les journaux de la localité, bien des personnes sont venues se présenter, et le docteur Carrel, le fameux chirurgien qui a pratiqué longtemps en Amérique, et le pathologiste distingué de l'Institut Rockefeller, qui actuellement est médecin en chef de l'un des hôpitaux de Lyon, a pu immédiatement sauver plusieurs malades. Il y a trois jours cent vingt personnes appartenant à toutes les classes de la société s'étaient déjà fait inscrire à l'Hôtel-Dieu; les noms de femmes étaient surtout fort nombreux sur la liste.

# UN CUIRASSIER DE 12 ANS

## Le jeune Paul Waterlin a déjà assisté à plusieurs batailles

Paris, 1.—Un rédacteur du "Petit Parisien" raconte qu'il s'est trouvé à l'entrée d'un village, en face de deux sentinelles françaises, dont l'une, quoiqu'à cheval et porteur de l'uniforme et de la carabine réglementaire des cuirassiers, n'était qu'un enfant. Répondant aux questions qui lui furent posées, le jeune garçon fit le récit suivant, qui semble justifier la prétention qu'il a d'être le plus jeune soldat de France:

"J'ai 12 ans et je m'appelle Paul Waterlin. Avant la guerre, j'habitais à Creil où j'étais boy scout. Ne voulant pas vivre seul après que mon père, qui est maréchal des logis d'artillerie, eut rejoint son corps—car je suis orphelin de mère—je me suis caché dans un train qui transportait des troupes et qui m'emmena jusqu'à Namur. Je m'emparai peu après de la carabine d'un blessé et fit le coup de feu dans les tranchées. Plus tard le colonel de cuirassiers de B... m'envoya chercher, il me dit que je m'étais bien conduit, et que, si je désirais rester avec son régiment, il me le permettait. Il me laissa ma carabine et ordonna de me donner un cheval et un uniforme. Depuis j'ai pris part aux combats de Denain et de Meaux et je repartirai bientôt pour le Nord."

Le gamin déclara ensuite qu'il préférait la vie de soldat en campagne à celle de bourgeois dans une maison, que plusieurs personnes ont essayé de lui faire mener en lui proposant de l'adopter.

"A la fin de notre conversation, ajoute le rédacteur, l'enfant cuirassier alluma la cigarette que je lui offris, lança une grosse bouffée de fumée et s'en alla au petit galop, assis dans le fond de sa selle avec autant de chic qu'un vrai soldat."



# No. 7 Le Marquis de la Charnaye

par

EDOUARD OURLIAC

Le lendemain, on annonça au marquis qu'on allait se mettre en route comme on pourrait pour rejoindre l'armée, en lui faisant espérer qu'on trouverait plus tard quelque monture, quelque voiture à boeufs.—Assurément, dit-il avec gaieté, si l'on sait que j'ai fait à pied ces quarante lieues, l'armée me saura gré de ce pèlerinage. On partit, Paulet frayait le passage une hache à la main, abattant les branches et maugréant des mauvais chemins qu'il fallait prendre.

On arriva au refuge trois ou quatre heures après la tombée de la nuit. Paulet prit les devants pour répondre aux *qui-vive* des paysans et les prévenir, puis il revint chercher les voyageurs avec un flambeau de résine. Ces refuges étaient des habitations établies au coeur de bois épais, et faites de piquets et de palissades: les troncs d'arbres servaient de colonnes, et les branches de toits; des charrettes acculées et tendues de toiles abritaient toute une famille: des villages entiers se sauvèrent ainsi dans cette terrible guerre. On a retrouvé de ces refuges qui étaient devenus de véritables villes, où l'on voyait des vestiges de places et de rues tracées parmi les arbres.

On mit le marquis dans une hutte un peu écartée; et Paulet, avant de s'en aller, promit à mademoiselle de la Charnaye qu'il viendrait le lendemain avant le jour lui donner des nouvelles, et lui dire s'il avait trouvé un asile plus sûr, ou s'il y avait quelque moyen de gagner Bressuire. Mademoiselle de la Charnaye ne put se reposer un instant au milieu de cette population éplorée. Sur le minuit, il y eut quelque alarme. De hardis paysans, qui se glissaient jusqu'aux avant-postes des bleus, vinrent annoncer que les républicains, guidés par un traitre, devaient s'avancer vers le refuge. On tint conseil, et l'on décida que dans tous les cas il fallait se disperser dans les environs, quitte à revenir si ce n'était là qu'une fausse alerte. Deux heures après, un paysan placé en sentinelle accourut, et avertit qu'on n'avait que le temps de s'enfuir, et qu'un fort détachement marchait dans la direction du bois. Cette nouvelle jeta partout le trouble et l'épouvante. Déjà beaucoup de monde s'était enfui. Les mères, dans un morne désespoir, serraient leurs enfants endormis sur leur sein; on attachait les bestiaux aux palissades. Mademoiselle de la Charnaye, dans ce désordre, ne savait plus que devenir: Paulet lui avait expressément recommandé de l'attendre, et Paulet n'arrivait pas. Elle ne savait à qui demander assistance parmi ces gens égarés, où chacun avait trop à craindre pour s'occuper des autres, où le rang, l'âge et le sexe étaient méconnus, où il eût fallu se sacrifier pour traiter avec les égards convenables un pauvre aveugle comme le marquis. Heureusement celui-ci, accablé de fatigue, dormait profondément. Abandonnée, voyant tout le monde se disperser çà et là, ne sachant plus sa route, incertaine si; de part ou d'autre, elle ne tomberait pas au milieu des bleus, elle voulut obstinément attendre la mort, et s'accroupit comme folle au pied d'un arbre, en dehors de l'abri souterrain où dormait son père. Un paysan armé, qui remarqua des vêtements blancs, lui demanda ce qu'elle faisait là.—J'attends Paulet, de Vauvert.—Cet homme lui dit que Paulet venait d'être pris et sans doute fusillé.—On nous tuera donc à cette place, mon père et moi, dit-elle en baissant la tête.

Le jour pointait, on entendit des coups de fusil assez rapprochés, et l'on vint dire qu'on avait mis le feu en plusieurs endroits du bois. Le trouble s'accrut, on se mit à courir; des hommes prenaient les vieillards sur leurs épaules, il ne restait presque plus personne. Mademoiselle de la Charnaye ne bougeait point; le même paysan qui lui avait parlé la souleva par-dessous les bras pour la forcer à fuir. Elle se leva, réveilla son père, et le mena dans le premier chemin qui s'offrit à elle.

Le bois était désert, on n'entendait plus rien. Le marquis fit des questions, sa fille lui dit qu'ils avaient couru des dangers; il se moqua de ses frayeurs, et lui reprocha, en riant, de n'être point de la famille; il se plaignit ensuite de la fatigue. Elle n'y put tenir plus longtemps et fondit en larmes sans pouvoir se contraindre. Le marquis l'entendit sangloter, et, se méprenant au sujet de ses pleurs, il se récria aussitôt:—Ah! ma pauvre enfant! j'ai le courage de me plaindre, et je ne songe point que c'est vous qui souffrez le plus: vous devez avoir bien mal dormi cette nuit, et voilà des journées bien au-dessus de vos forces. Courage, ma fille, nous trouverons enfin quelque chariot dans ce maudit pays, et, une fois à Bressuire, nous sommes hors de peine.—Elle saisit cette occasion de lui dire qu'ils étaient obligés de faire de grands circuits, et elle eut encore le courage de colorer de divers prétextes tout ce qui pouvait sembler étrange au vieillard; mais le moindre bruit, la chute d'une feuille, le vol d'un courlis, le cri d'un geai, lui coupaient la parole et la faisaient transir d'épouvante.

Ils arrivèrent sur la lisière du bois, où il y avait un chemin assez large, profondément sillonné par les charrettes; mais, craignant d'y être trop en vue, mademoiselle de la Charnaye prit un sentier qui le longeait derrière une haie, et que les piétons avaient pratiqué durant les temps d'hiver, où le grand chemin était inondé. Mademoiselle de la Charnaye était fort affaiblie. Outre l'accablement des marches, des veilles et de ses mortelles frayeurs, elle n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures, parce qu'elle donnait à son père le peu de vivres qu'elle avait pu se procurer. Elle n'avait pas senti d'abord ce besoin dans l'état de fièvre où elle était: mais ses forces étaient vaincues, elle avait les pieds enflés et tout le corps endolori: son père, malgré ses efforts, l'accablait encore en s'appuyant sur son bras: elle tomba dans une extrême défaillance et vit le moment où elle ne pourrait plus marcher. Elle se souvint qu'il lui restait un peu de pain de la veille, qui pourrait la soutenir; il y en avait moins qu'elle ne pensait, et ce n'était qu'une méchante croûte de pain noir. Elle demanda donc à son père s'il avait faim; le marquis dit qu'il mangerait volontiers, et qu'il avait même grand appétit; elle répondit qu'elle n'avait que très-peu de chose, et que, pour elle, elle pouvait attendre qu'ils eussent trouvé mieux, et elle lui donna le morceau de pain tout entier.

Pour comble de misère, une pluie drue et froide commença de tomber; déjà vêtue assez légèrement pour la saison, mademoiselle de la Charnaye en était toute percée: elle avait laissé son mantelet au refuge, dans le trouble du départ. De plus, l'inquiétude la gagnait sur l'issue du chemin qu'ils avaient pris; elle regardait au loin ces taillis impénétrables qui en couvraient les détours, elle se demandait s'il ne valait pas mieux se réfugier sous ces arbres et attendre qu'une bonne âme passât. Tout à coup elle s'arrêta sans pouls et sans haleine; le marquis s'était arrêté comme elle.—N'entendez-vous rien, ma fille?—Elle ne put répondre.—J'entends les pas... d'une troupe.—C'est le bruit de la pluie dans les feuilles.

Elle entendait distinctement, dans le chemin dont la haie la séparait, un bruit de pas accélérés comme ceux de soldats en marche: il s'y joignait un cliquetis d'armes et de harnais militaires.—Ma fille! s'écria le marquis, ce sont des troupes, écoutez.—Mademoiselle de la Charnaye, tremblante, ne songeait pas même à trouver une parole. Les pas approchaient.—Ce sont de nos gens; je saurai qui c'est, ils nous tireront d'embarras.—Il fit un mouvement pour aller de ce côté, sa fille lui saisit la main.—Au nom du ciel! mon père, n'en faites rien, vous savez que les bleus...

—Allons donc! ils viendraient sans façon en promenade dans le pays insurgé!

Les premiers hommes du détachement défilaient de l'autre côté.—Mon père, mon père! dit mademoiselle de la Charnaye en arrêtant le marquis.—Mais quoi donc?—J'ai peur!—Vous êtes folle.—Et, comme il allait élever la voix, elle ne put que se jeter à son cou et lui mettre la main sur la bouche en disant d'une voie étouffée:—Silence! silence! Le marquis, tout étourdi, céda à cette violence. Le bruit que faisaient les soldats entre eux fit qu'ils ne s'aperçurent de rien. Ils s'éloignèrent. Le marquis, croyant qu'il ne s'agissait que d'une frayeur déraisonnable de jeune fille, se fâcha et soutint son dire. Mademoiselle de la Charnaye le péril passé, s'excusa de son mieux. Cependant, quoiqu'il ne se plaignit pas, le marquis était visiblement excédé de besoin et de lassitude: il s'inquiétait de cette course interminable, il demanda plusieurs fois si l'on n'arriverait pas bientôt. Mademoiselle de la Charnaye avoua qu'elle se croyait égarée. Le marquis disait entre ses dents:—Ce drôle de Paulet ne pouvait-il rester avec nous, au lieu de s'en aller courir je ne sais où?

De temps en temps, ils s'arrêtaient, le marquis donnait ses indications, qui demeuraient fort inutiles, puisqu'il n'était point où il croyait être. L'incertitude et les angoisses de mademoiselle de la Charnaye redoublaient par la

# EN PROVINCE

## FANNYSTELLE

Mme F. Mollot et sa fille Mlle Thérèse Mollot sont arrivées de New-York jeudi soir. Elles sont en visite pour quelques jours chez M. Marcel Mollot.

* * *

Mme V. Guyot est de retour de Sainte-Rose du Lac, Man., où elle a passé quelque temps en promenade chez ses deux fils MM. Arthur et François Guyot.

* * *

Les funérailles de Mlle Amélia Poirier, décédée jeudi le 22 octobre, ont eu lieu samedi à 10 heures, dans l'église paroissiale. Une foule de parents et d'amis ont assisté aux obsèques.

* * *

L'état de la santé de M. Eugène Coulombe ne s'améliore guère. Aux dernières nouvelles, le patient était très faible.

* * *

Naissance. à M. et Mme Alfred Piché, Jr., une fille née le 18 octobre. Elle a portée au baptême les noms de Marie-Gilberte-Lucie. Parrain et marraine: M. et Mme Achille Morissette.

* * *

M. et Mme Alred Hamel ont part à leurs amis de la naissance d'un fils né le 27 octobre. Il a porté au baptême les noms de Joseph Philippe-Vincent. Parrain et marrain: M. et Mme Philippe Painchaud.

*Yvonnic.*

## LE PAS

Il est rumeur que les ingénieurs du Gouvernement sont en ce moment à arpenter, en quarts de de section, les terrains bordant les rives de la rivière Carotte. Quoique cette nouvelle ne soit pas officielle elle vient cependant de source très certaine. Sans doute que ces terrains seront ouverts pour "homesteads" le printemps prochain et tous ceux qui désirent prendre un homestead dans ces parages feront bien d'en surveiller l'ouverture. Tous ceux qui ont visité les terrains longeant les bords de la rivière Carotte sont enthousiasmés de la qualité du terrain et de ses ressources.

* * *

Le Rév. Père J.-H. Hardie, de Dauphin, Manitoba, et le Rév. Père A. Théoret, de Duckmount, étaient en visite à l'évêché cette semaine. C'était la première fois qu'ils venaient au Pas; aussi furent-ils très surpris de voir la belle apparence de notre ville naissante.

* * *

*Naissance et baptême.* A M. et Mme Jos. Stade, un fils, qui fut baptisé du nom de Joseph. Parrain, M. Georges Ducharme; marraine, Mlle Marie-Rose Nanbess.

---



# NOMBREUX VILLAGES DETRUITS

### Les pertes allemandes sont très fortes

Londres, 28.—Le correspondant du "Chronicle", dans le nord de la Belgique, communique ce qui suit, daté de samedi:

"Devant Nieuport, les tranchées allemandes ne sont pas à plus de 50 mètres de celles des Belges, et l'avant-dernière nuit, les Allemands ne firent pas moins de huit charges à la baïonnette, dans l'espoir d'arriver à pénétrer à travers les lignes bleges.

ceux de jeunes gens de 16 et 17 ans, élèves des écoles supérieures et des universités, qui ont été récemment mobilisés et envoyés en Belgique avec les dernières réserves."

Londres, 28.—Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter, dit:

"De Sluis arrive la nouvelle que les villages de la région qui

"L'infanterie belge était bien protégée par des mitrailleuses et, à chacune de leurs tentatives, les Allemands furent fauchés par un feu tellement violent que leurs lignes furent ou brisées ou anéanties.

"Les soldats ennemis tombaient comme les feuilles qui sont parsemées sur le sol tout autour des tranchées.

"La plupart des cadavres sont entoure Roulers, ont été dévastés par les Allemands, en partie pour des raisons stratégiques. Dans ces villages aussi bien que dans les campagnes, un grand nombre d'habitants ont péri par suite de leur propre imprudence. On estime qu'un millier d'habitants ont été tués et que 250 maisons ont été détruites.

"Roulers est aussi calme qu'un tombeau et on n'y voit dans les rues que quelques soldats allemands.

"Les villages de Moorslede, Doelkappelle, Westroosebeke et Staden ne forment plus que des monceaux de ruines."

## LA HOLLANDE ET LES BELGES

### Les Hollandais refusent de l'argent qui leur est offert pour venir en aide aux Belges

Amsterdam, 30.—Le "Nieuwe Rotterdamsche Courant" dit qu'il a appris, de source certaine, que le gouvernement avait offert des fonds à la Hollande pour venir en aide aux Belges qui se sont réfugiés dans ce pays.

La Hollande a refusé cette offre en disant qu'elle saurait supporter la charge du devoir qu'elle s'était elle-même imposée.

* * *

Londres, 30.—Le correspondant de l'agence Reuter à la Haye dit que le ministre de l'intérieur de Hollande a publié les instruction télégraphiques données aux autorités holandaises chargées des fugitifs belges en Hollande. L'invitation adressée aux fugitifs de retourner dans leur pays ne doit pas être considérée comme une contrainte et les réfugiés peuvent, à leur choix, partir ou rester. Ceux des Belges qui sont sans asile continueront à être assistés.

La nouvelle publié dans plusieurs journaux hollandais annonçant que les distributions d'aliments aux Belges devaient être réduites et même entièrement suspendues, est démentie officiellement.

Amsterdam, 30.—Une dépêche reçue de Roosendaal, annonce que 14,500 réfugiés belges sont retournés mardi à Anvers, et que mercredi 12,850 réfugiés ont repris également le chemin de cette ville. Cinq mille cinq cents réfugiés ont denouveau quitté Anvers pour retourner en Hollande.



## COLERE IMPERIALE

### Le kaiser fait fusiller trois de ses généraux

Londres, 30.—Une agence de dépêches de Pétrograde raconte, mais cette nouvelle n'a reçue aucune confirmation, qu'un officier allemand, qui a été fait prisonnier, déclare que les trois généraux responsables du désastre subi par les armées allemandes devant Augustowo, ont passé en conseil de guerre et ont été fusillés.

Cet officier, dit le récit, a montré la copie d'un ordre général de l'empereur, exprimant sa profonde indignation de la reddition d'Augustowo et ordonnant la reprise immédiate de la ville sous peine de mort.

## LES PERTES ALLEMANDES

### Elles seraient de 750,000 hommes

Rome, 29 octobre. — D'après les avis officiels reçus à Rome, les pertes allemandes s'élèvent à une moyenne quotidienne de 10,000 hommes en tués et blessés.

Tous ceux qui ne sont que légèrement ou peu gravement blessés, c'est-à-dire de 70 à 80 pour cent, reprennent leur place dans le rang après un laps de temps relativement court.

Londres, 28.—Le correspondant du "Daily Mail", télégraphiant samedi dernier de Flessingue, dit:

"L'opinion générale est que les alliés seront bientôt de nouveau en possession d'Ostende, qui, ainsi que Bruges et Gand, est archibondé de blessés, alors qu'il en arrive aussi beaucoup à Anvers. Ce flot incessant de blessés, influera, espère-t-on, sur le moral des troupes allemandes qui sont à Ostende.

"De tous les côtés arrivent des écrits sur le terrible carnage qui a lieu autour de Roulers, où les morts sont empilés en tas. Sur le bord de la mer, où les obus des navires ont fait des ravages, des charrettes à bras pleines de blessés ne cessent de passer tout le long du jour De grandes charrettes de ferme, munies de leurs ailes, sont bondées de blessés et de mourants."

Copenhague, 28.—Dans un article paru récemment le "Liepziger Volkszeitung" estime que les Allemands depuis le commencement de la guerre auraient perdu 750,000 hommes.

## ILS RECOMMENCENT

### Les Allemands avouent qu'ils ont de nouveau bombardé la cathédrale de Reims

Berlin, via Amsterdam, 29.—L'état-major général a publié ce matin le bulletin suivant, qui a rapport aux opérations en France et en Belgique:

"Au sud de Nieuport, nos attaques gagnent petit à petit du terrain.

"A Ypres, la situation n'est pas changée.

"A l'ouest de Lille, nos troupes ont fait de bons progrès, s'emparant de plusieurs positions retranchées et capturant 6 officiers, 300 hommes et 4 canons anglais.

"Partout, les contre-attaques françaises ont été repoussées. A Reims, une batterie en position devant la cathédrale et des officiers en observation sur les tours ont été bombardés.

"Dans la région de l'Argonne nous avons chassé l'ennemi de plusieurs de ses tranchées et capturé quelques mitrailleuses.

"Au sud-ouest de Verdun, plusieurs attaques des Français ont été repoussées. Nos troupes, au cours de contre-attaques, ont réussi à percer les lignes françaises, et à s'emparer de leur position principale. Les Français ont subi des pertes terribles.

"A l'est de la Moselle, toutes les tentatives de l'ennemi ont été repoussées."

# LA SITUATION EST FAVORABLE

### Le formidable effort allemand pour atteindre Dunkerque et Calais a complètement échoué. — Ils visent maintenant Boulogne

Paris, 31.—Paris considère ce matin que la situation, en Flandre, est particulièrement favorable. Dans les milieux officiels, il règne une atmosphère de satisfaction qui surpasse l'impression faite par le communiqué officiel. La seconde visite du président Poincaré au front de bataille est envisagée comme un signe de bon augure et comme un présage d'événements importants.

Les critiques militaires sont d'avis que les assauts allemands le long de l'Yser ont échoué et ils s'attendent à ce que les Allemands, suivant leur tactique habituelle, concentrent leurs efforts sur quelqu'autre point. La grande activité que l'on a remarquée ces jours derniers en Haute-Alsace pourrait faire croire à une attaque dans cette région. On annonce, d'autre part, que tous les Allemands blessés à Saint-Louis ont été emportés de l'outre côté du Rhin.

A Paris, personne ne doute que les Allemands ne renouvellent prochainement leurs efforts pour s'emparer des ports de la Manche, mais on ne doute pas non plus que les alliés ne soient en état de s'opposer à cette nouvelle attaque.

L'hiver s'est déjà fait sentir tout le long de la ligne de bataille. Les dernières nuits ont été très froides et, dans les Vosges, il est tombé une épaisse couche de neige qui a complètement arrêté les opérations allemandes. Sur le reste du front, le froid n'a pas encore nui aux opérations qui, cependant, en raison de l'état de fatigue des troupes, sont extrêmement décousues.

D'après les critiques militaires, les Français n'ont à craindre aucune attaque sérieuse sur Belfort ou sur Verdun tant que la bataille de la Flandre ne sera pas terminée.

Le général Berthaut, critique militaire, déclare que sur tout le front l'avenir ne semble pas réserver des avantages aux Allemands. Il prédit que ceux-ci feront encore un autre grand effort contre l'aile gauche des alliés.

D'autres critiques militaires mettent en avant l'idée que les Allemands abandonneront leur effort sur Calais et essayeront, par contre, d'atteindre Boulogne, mais ils ne croient pas que ce léger changement d'objectif puisse augmenter leurs chances de succès.

* * *

Londres, 31.—Télégraphiant, jeudi dernier, du "Nord de la France", le correspondant du "Times" dit:

"Un officier qui occupe un rang élevé dans l'armée belge a déclaré qu'au commencement de la semaine, si les Allemands avaient persévéré quelques heures de plus dans leurs assauts, ils auraient remporté une victoire décisive sur l'Yser. Les Belges étaient sur le point de battre en retraite, surtout à cause du mauvais fonctionnement de leurs convois de munitions; ils décidèrent cependant de tenir bon jusqu'à l'épuisement de leurs dernières cartouches.

"A leur surprise extrême, les Allemands, à ce moment critique, ne s'arrêtèrent que sur de nouvelles positions situées en arrière de celles qu'ils avaient précédemment occupées.

"Il est probable qu'on ne connaitra jamais les raisons qui ont déterminé les Allemands à agir ainsi. Ils étaient deux fois plus nombreux que les Belges et leur artillerie était très supérieure. Ou bien leur mouvement a été le résultat d'une mauvaise évaluation de la force de résistance de l'ennemi, ou bien ce n'était qu'une grossière invitation à faire prendre l'offensive aux Belges et d'en profiter pour les anéantir.

"On a plaisir à annoncer maintenant que les alliés se sont emparés, lundi et mercredi dernier, de positions importantes, forçant les Allemands à se retirer sur une grande distance dans le voisinage de La Bassée."





---

crainte du danger qu'ils venaient de courir. Elle se recommanda à Dieu et entraîna son père dans un faux-fuyant au bout duquel on voyait un jour à travers les branches qui le couvraient en voûte. Elle entrevit, en s'approchant de l'issue, une espèce de clairière formée par un de ces embranchements de plusieurs routes qu'on appelle *patte d'oie*.

Ils venaient de passer à peine les derniers arbres, quand un éclat de voix fit retourner mademoiselle de la Charnaye. Qui vive? cria une sentinelle.—Ami, répondit le marquis. Il y avait en cet endroit une escouade de bleus au repos, les armes en faisceaux; quelques-uns prirent leurs fusils, les autres se levèrent au bruit; le marquis se mit à crier:—Messieurs, vous êtes nombreux, à ce qu'il me semble. Si vous avez parmi vous quelque chef, faites-moi la grâce de l'appeler.—Mademoiselle de la Charnaye suivait son père sans un mouvement, sans le retenir, comme s'ils marchaient à la mort. Une voix appela le capitaine Mainvielle, les soldats s'avancèrent, et l'officier le premier. —Quelle paroisse? disait le marquis, y a-t-il quelqu'un de Vauvert? Où va-t-on? Qu'y a-t-il de nouveau? Si vous rejoignez l'armée nous y allons aussi.—Dans l'étonnement où étaient les militaires, une illumination soudaine traversa l'esprit de mademoiselle de la Charnaye; elle porta la main au front, signifiant que cet homme n'avait plus sa tête, et, lui tenant le bras, elle fit des épaules un mouvement plein de compassion. L'officier releva les baïonnettes de la main.—Laissez passer ce pauvre homme qui est aveugle, dit-il à voix basse. Mademoiselle de la Charnaye regarda cet officier d'un air de reconnaissance inexprimable. Le visage de cet homme et le nom qu'elle avait entendu lui rappelèrent dans son trouble un souvenir confus.—C'est donc un vieux fou? dit un soldat. Le marquis se retourna surpris et menaçant. Mademoiselle de la Charnaye l'entraîna doucement en lui disant que ces hommes-là étaient étrangers, et en essayant de le calmer par tout ce qu'elle put imaginer: mais sa constance, sa fermeté, son dévouement, étaient à bout. Cette dernière secousse l'avait accablée. Elle avait hâté le pas pour s'éloigner des soldats, elle ne se soutenait plus que par une espèce de fièvre qu'entretenaient le désordre et l'horreur de ses idées. Elle avait pu juger que tous les environs étaient envahis, et que, dans l'ignorance où elle était des chemins, elle n'avait échappé à des périls que pour tomber en de plus grands.

La nuit venait. Elle ne voyait de toutes parts que l'ennemi et la mort. Cette pensée, qu'elle ne savait pas où elle allait, lui revenait toujours; elle jeta les yeux ça et là, et crut reconnaître une avenue des alentours de Vauvert. En effet, après un long circuit, elle s'était sans cesse égarée, et n'avait fait, au lieu de s'en écarter, que revenir au château, c'est-à-dire parmi les bleus. Un frisson lui courut par tout le corps, elle douta un moment; mais à un certain endroit elle découvrit, par une échancrure du feuillage, le faîte de la maison seigneuriale. Ce fut le dernier coup. Elle voulut se jeter aux pieds de son père et lui crier qu'ils étaient perdus: elle tomba sur les genoux, elle allait parler, quand un froissement dans les herbes et des pas précipités qui s'approchaient achevèrent de lui ôter la force. Elle distingua une forme humaine dans le taillis. Un éblouissement l'aveugla, elle ne put que pousser un cri.—Holà! s'écria le marquis; personne ne viendra-t-il au secours de mon enfant?—Un homme parut.—C'est vous, mademoiselle? C'est moi, c'est Paulet, n'ayez pas peur.—Que le diable t'emporte! dit le marquis.

Mademoiselle de la Charnaye était évanouie, on s'occupa de lui donner des soins. Paulet avait de l'eau-de-vie dans une gourde, il lui en mouilla les tempes et les lèvres; elle rouvrit les yeux, il lui fit manger une bouchée de pain, et, sans s'occuper à répondre au marquis:—Allons, courage! dit-il, courage! à quelques pas d'ici nous serons tranquilles, il y a bien longtemps que je vous cherche.—Il les prit chacun par un bras, et les entraîna du côté par où il était venu.

Ils arrivèrent à une hutte de *chappuseurs*, une de ces cases où le paysan du Bocage se retire dans les loisirs de l'hiver pour *chappuser*, c'est-à-dire équarrir du bois et façonner ses outils aratoires. C'était une cabane creusée à demi dans la terre, dont le toit, fait de branchages, était presque au niveau du sol et le confondait à s'y tromper avec des tas de fagots amoncelés de tous côtés. On distinguait parfaitement de cet endroit tous les bâtiments de Vauvert, et l'on était pour ainsi dire au pieds des murs; mais Paulet insinua à mademoiselle de la Charnaye que cette *cache* était la meilleure, parce qu'on ne songeait pas à les chercher si près du château. Puis, la tirant à part, comme elle lui disait qu'elle l'avait cru mort, il lui raconta ce qui lui était arrivé. Il avait été pris en effet par un détachement dont l'officier lui avait sauvé la vie, et cet officier n'était autre que le frère de Mainvielle, l'ancien valet de chambre de monsieur le marquis. Ce capitaine Mainvielle s'était informé de la famille de M. de la Charnaye, se montrant très-empressé de la secourir, et c'était lui-même qui les avait laissés passer dans le bois de l'Ermitage, au risque de se compromettre vis-à-vis de ses supérieurs. Enfin le brave militaire, après l'avoir arracher à la fusillade, lui, Paulet, l'avait pris en apparence pour servir de guide et d'espion à sa compagnie, mais en réalité pour se concerter avec lui sur les moyens d'être utile à son ancien capitaine, M. de la Charnaye, dont il savait tous les malheurs. Paulet dit aussi que tout allait assez bien, mais qu'il fallait encore user des plus grandes précautions, parce que le capitaine Mainvielle lui-même ne pouvait les secourir qu'en se cachant, et risquait sa vie pour eux. Il ajouta qu'il reviendrait dans peu les avertir de ce qui se passerait, et s'en alla en leur laissant du pain qu'il avait sur lui.

L'intérieur de la masure était assez spacieux, et divisé en deux pièces. On y voyait encore les meubles et les ustensiles des gens qui l'avaient habitée. Le marquis, après avoir mangé, se coucha sur une espèce de grabat posé sur des piquets. On lui avait fait entendre qu'on s'était tout à fait égaré. Mademoiselle de la Charnaye, n'osant lui dire qu'il n'y avait qu'un lit, veillait, prêtant l'oreille et tressaillait au cri des oiseaux de nuit.

Au point du jour, elle entendit des roulements de tambour dans le lointain; la pluie tombait encore. Paulet revint les trouver en rampant dans les broussailles, il en avait les mains toutes déchirées; il apprit à mademoiselle de la Charnaye que les bleus, ayant tout dévasté à Vauvert, ne pouvaient manquer de l'abandonner bientôt, qu'il avait été question de mettre le feu au château avant de partir, mais qu'il fallait espérer qu'on y renoncerait.—Et Colombe? demanda mademoiselle de la Charnaye.—Ah! mademoiselle, il n'y faut plus penser, elle est au ciel comme bien d'autres.

Mademoiselle de la Charnaye joignit les mains en baissant la tête sans pleurer: elle n'avait plus de larmes. Elle demanda ensuite si l'on savait quelque chose de l'armée vendéenne. Paulet répondit que non, et que sans doute elle était détruite: et il lui apprit de plus cette effroyable nouvelle, que la reine avait péri sur l'échafaud comme le roi, que le sang coulait toujours sur toute la France, et que la terreur était à son comble. Mademoiselle de la Charnaye écoutait d'un air stupide, avec des frissons nerveux; elle était pâle comme une morte. Cet entretien avait lieu à l'entrée de cette espèce de tanière, et le vent du matin semblait la faire tant souffrir, que Paulet, en s'en allant, lui jeta sur les épaules une manière de couverture en peau de bique dans laquelle il couchait sur la terre. Avant de partir, il lui montra, comme pour la consoler, six cocardes tricolores qu'il serrait dans sa ceinture.

—Ce sont ceux que j'ai abattus depuis hier. Et, comme mademoiselle de la Charnaye, épouvantée, lui reprochait de trahir les bleus, cet homme lui dit avec un calme farouche:—Allons donc! mademoiselle, est-ce qu'il y a ni foi ni loi avec ceux-là qui ont éventré mes pauvres petits et ma femme, qui est morte en les suppliant? Hier ils avaient promis de faire grâce aux gens de la Frette, et ils les ont taillés en morceaux.—Mademoiselle de la Charnaye détourna la tête et revint auprès de son père; le voyant sommeiller doucement, elle se jeta à genoux, et puisa quelque courage dans une prière fervente. Elle pensa, comme Paulet le lui avait dit, que les bleus quitteraient le pays, quand il n'y aurait plus rien à ravager, et qu'elle pourrait mettre son père en sûreté, ou rejoindre avec lui les débris de l'armée.

Le tambour battait encore; le marquis se réveilla et demanda ce que c'était. Elle répondit que c'était sans doute la troupe qu'ils avaient rencontrée la veille; ils déjeunèrent ensuite avec leur pain noir: elle fit entendre à son père qu'il était impossible de trouver autre chose chez les bons campagnards qui les avaient reçus.

—Mais comment se fait-il, reprit tout à coup le marquis, qu'entouré de nos paysans, je ne sache rien de ce qui se passe?—Elle reprit que ces gens-là ne savaient rien eux-mêmes, et que, le théâtre de la guerre étant au delà de la Loire, les communications étaient fort difficiles.—Où sommes-nous enfin?—Elle répondit en balbutiant qu'elle l'ignorait elle-même.—Je ne sais comment nous vivons, ni ce que nous faisons, dit le marquis d'un ton sévère; vous ne me cachez rien, je pense, mademoiselle de la Charnaye?

Depuis longtemps les facultés du marquis s'étaient visiblement affaiblies; l'âge, les infirmités, l'erreur où on le tenait, l'avaient mis dans une dépendance puérile à laquelle mademoiselle de la Charnaye s'était accoutumée: ce réveil menaçant la confondit.—On n'a pris aucune précaution, je suppose, reprit le marquis, et nous n'aurons plus de nouvelles de mon fils!

(*A suivre*)

# LES SUCCES RUSSES

## Les contre-attaques allemandes en Prusse orientale sont repoussées

Paris, 29.—Voici le texte du communiqué officiel reçu de Pétrograde:

"En Russie, au sud de Varsovie, la ligne de combat s'étend de Rawa à la jonction de l'Ilza et de la Vistule, sur une longueur de 10 0kilomètres.

"Au nord-est de Rawa, les Russes ont infligé des pertes sérieuses aux Allemands. On s'est battu avec acharnement dans les forêts qui se trouvent entre Kozienice et Rodom.

"En Galicie, les Russes font de sérieux progrès. Au sud de Sambor, ville située dans l'étroite vallée de Podbuz, ils font grâce à un mouvement enveloppant, anéanti complètement la trente-huitième division de la réserve hongroise, ainsi que des détachements composés de soldats de la Landsturm et se sont emparés de vingt pièces d'artillerie et d'un matériel de guerre important.

"Dans la Prusse orientale, les tentatives faites par les Allemands de repousser notre offensive n'ont abouti à aucun résultat."

Pétrograde, 29.—Le communiqué oficiel suivant a été publié aujourd'hui par l'état-major général:

"Dans la bataille commencée il y a quatre jours, au sud de la rivière Pilitza, dans les forêts, sur la ligne s'étendant de la Bralogura (Bialobrzegi) à Glowaczow, Poliezna et Janowrec, nos troupes ont infligé une sérieuse défaite aux troupes austro-allemandes.

"Entre la Pilitza et Glonaczaw, les efforts héroïques de nos troupes ont brisé définitivement, le 26 octobre, la résistance du 20e corps et le corps de garde de réserve des Allemands.

"Au centre, après un combat désespéré, nous sommes parvenus à nous installer sur le bord d'une forêt dans la région des villages d'Amadaff, Sévérinoff et Marianoff.

"A l'aile gauche, nous avons pris d'assaut une position de défense, établie à Policzna, et avons enveloppé une partie des troupes autrichiennes près de Berdzejé.

"Dans la nuit du 27 octobre, le corps ennemi battait en retraite, en désordre, vers la ligne entre Edlensk, Radom et Ilja. Nous avons fait des prisonniers et nous sommes emparés de canons.

"Sur la rive droite de la Pilitza, en avant, entre Iejoff et Novomiaste, le combat a continué avec le même acharnement.

"En Galicie, la bataille fait rage sur tout le front de la rivière San. Dix officiers et cinq cents hommes ont été faits prisonniers.

"Au sud de Przemysl, nos troupes avancent sur certains points.

"En Prusse orientale, l'ennemi a bombardé violemment nos positions dans la région de Bakalarjew. Des attaques répétées ont toutes été repoussées.

"Les succès que nous avons remportés au sud de la Pilitza, et qui ont eu comme résultat la retraite de l'ennemi sur le front principal, sont de la plus grande importance."

* * *

Pétrograde, 28.—La tentative faite par les Autrichiens d'envelopper l'aile gauche de l'armée russe, commandée par le général Brussiloff, a échoué complètement et fait perdre aux Autrichiens de nombreux soldats, si l'on en croit un rapport semi-officiel publié aujourd'hui.

Le 24 octobre, les Russes ont cerné toute une division de cavalerie, ainsi que quelques régiments de la Landsturm, à environ 20 kilomètres au sud de Sambor.

Presque tous les soldats ont été mis hors de combat.

Les Russes se sont emparés de 20 canons et ont saisi un train de munitions.

## HONNEUR AUX BELGES

### Quelques milliers d'hommes se font écraser pour sauver l'armée

Londres, 28.—Le correspondant du "Times", dans le nord de la France, télégraphie ce qui suit:

"Tous les alliés doivent saluer avec respect l'armée belge qui, depuis plusieurs jours, tient en échec deux corps d'armée allemands dans les environs de Dixmude, réduisant à néant les projets que les Allemands avaient formés sur la bande de territoire qui s'étend entre Dunkerque et Calais.

"Il nous est maintenant permis d'expliquer comment l'armée belge a été à même de prendre position sur le canal de l'Yser, où, en d'autres mots, comment elle a opéré une brillante retraite après avoir réussi à quitter Anvers. C'est grâce à un brillant fait d'armes que l'armée belge est parvenue à échapper à l'anéantissement. Une force comprenant quelques milliers d'hommes fut envoyée dans le voisinage de Mullen, en Flandre orientale, à 20 kilomètres au sud de Gand, avec ordre de retarder, à tout prix, la poursuite de l'ennemi assez longtemps pour couvrir la retraite de l'armée principale qui longeait la frontière hollandaise en se dirigeant vers la côte.

"La bataille de Mullen se termina par l'anéantissement presque complète du vaillant petit corps de troupes belge, mais le but fut atteint, l'armée belge et ses alliés étaient sauvés.

"La situation des Belges et des Français à Dixmude s'est sensiblement améliorée dans ces derniers jours. Cela ne veut pas dire, pourtant, que les Allemands soient en fuite. Il coulera encore une grande quantité d'eau dans l'Yser avant que les Allemands n'abandonnent définitivement leur dessein sur la côte du nord de la France.

"L'annonce de la retraite des Allemands vers Bruges et Gand est anticipée et exagérée. Cette retraite, jusqu'à présent, ne s'est pas étendue sur plus de 2 ou 3 kilomètres, et son but principal a été de mettre autant que possible les troupes allemandes hors de portée des canons des navires de guerre. Les tranchées allemandes sont maintenant creusées à une assez grande distance de la ner pour qu'elles n'aient pas trop à souffrir des attaques qui viennent de ce côté-là.

"Les pertes subies par l'armée belge pendant les combats autour de Dixmude ont été extrêmement lourdes, mais le moral des troupes est toujours extraordinaire."

## L'ARMEE BELGE

### Elle a terriblement souffert

Ostende, 28.—Le roi Albert se trouvait à la tête d'une armée mise en pièces et anéantie quand il a quitté la Belgique pour se rendres en France.

Les batailles de Liége, de Namur, de Mons et d'Anvers ont éprouvé cruellement les Belges. La cavalerie avait souffert terriblement, ayant éprouvé de grosses pertes en hommes et en chevaux et tous les régiments étaient littéralement épuisés.

Un grand nombre de soldats belges ont des rhumatismes pour avoir séjourné trop longtemps dans les tranchées et ceux qui n'ont pas été blessés ont été si mal nourris que la plupart d'entre eux ont dû prendre du repos pour retrouver de nouvelles forces.

Leurs uniformes sales et déchirés montrent assez quelles fatigues ils ont eu à endurer. Deux mois de batailles terribles et renouvelées presque chaque jour ont imposé un rude travail à ces braves Belges qui souvent ont été obligés de se battre par la pluie, alors qu'un grand nombre d'entre eux avaient déjà contracté de terribles rhumes.

La plupart des Belges qui se trouvent actuellement sur le front n'avaient aucune instruction militaire et ne s'étaient livrés à aucun exercice avant le début des hostilités.

Quelques-uns de leurs sous-officiers se trouvaient presque dans le même cas; aussi, la gloire de la petite armée belge n'en est-elle que plus grande.

Sans aucune conscription, la Belgique a été capable de défendre magnifiquement ses villes fortifiées. Tous les hommes au-dessous de 45 ans ont été enrôlés sous les drapeaux et les soldats épuisés qui ont quitté Ostende pour se rendre en France seront, sans aucun doute, bientôt renforcés par des troupes fraîches et pleines de courage. Malgré leurs revers et leurs infortunes, les soldats belges sont pleins d'entrain et unanimes à déclarer qu'il faut à tout prix exterminer l'Allemagne.

Le dévouement des soldats pour le roi Albert est remarquable.

Il est leur idole, et pas un d'entre eux n'oserait mal parler de lui.

Bien qu'il y ait une différence marquée entre les Flamands, qui ne parlent pas le français, et les autres habitants de la Belgique et des Flandres, qui connaissent cette langue, tous semblent agir comme un seul homme dans cette guerre.

Beaucoup de soldats belges sont de petite taille: ils sont donc probablement en moyenne beaucoup moins lourds que les soldats anglais, et il y a parmi eux un grand nombre de jeunes gens.

Tels qu'ils sont, ils ont l'apparence de braves et solides gaillards dont la valeur l'emporte de beaucoup sur la capacité.

# DEUX HEROS

## Le sergent André, après avoir capturé un drapeau, tombe, blessé, entre les mains des Allemands

Paris, 28.—Georges André, le gagnant du championnat de l'athlète complet, qui a représenté la France aux jeux Olympiques comme coureur de plat et d'obstacles, lanceur de poids et joueur de football, a été fait prisonnier par les Allemands après avoir accompli un exploit héroïque.

Au cours d'un des récents combats qui ont eu lieu autour d'Anvers, André, qui est sergent d'infanterie, se trouva mêlé à une charge à la baïonnette lancée contre l'infanterie allemande qui s'avançait. Dépassant rapidement ses camarades, André, qui pèse près de 100 kilos et a 1 mètre 80, se précipita sur le porte-drapeau, lui arracha des mains l'étendard, et se frayant un passage au milieu d'un groupe d'Allemands, regagna les lignes françaises. Blessé au pied pendant cette lutte, il fut obligé de se rendre à une ambulance, et celle-ci, peu après tomba entre les mains des Allemands, qui avaient reçu de gros renforts. André est actuellement, dit-on, en compagnie d'autres blessés, dans un hôpital de Nuremberg, où il est bien soigné et en bonne voie de guérison.

La "Liberté" fait le récit de la mort d'un jeune soldat français, déclarant que c'est l'une des plus héroïques que l'on ait signalées. René Granger, jeune Vendéen âgé de 18 ans, s'engagea comme volontaire dès le début de la guerre. Il fut affecté à un régiment qui combattait en Lorraine, où, grâce à ses capacités, il fut rapidement nommé caporal. Tout récemment, alors que son régiment occupait une position particulièrement dangereuse sur le front de bataille, le colonel demanda un volontaire pour aller porter un ordre aux compagnies qui occupaient la première ligne et qui étaient séparées du reste du régiment par un terrain nu continuellement battu par les balles et les shrapnels. Granger s'offrit aussitôt; son colonel hésita tout d'abord à l'accepter, en raison de sa grande jeunesse, mais finit par céder aux instances du jeune soldat, et lui confia la mission.

Granger parvint sans encombres à communiquer les ordres aux trois premières compagnies, mais, comme il était sur le point d'atteindre la quatrième, il reçut une profonde blessure à la hanche. Néanmoins il persista à vouloir accomplir la mission qu'on lui avait confiée et, rampant pendant plus de 300 mètres, au milieu des balles et de la mitraille, il n'était plus qu'à 50 mètres de la quatrième compagnie quand il reçut une autre blessure, mortelle celle-ci. Mais il avait été aperçu, quelques soldats de la compagnie qu'il essayait d'atteindre, porteurs de brancards, vinrent le ramasser, et avant de rendre le dernier soupir, Granger eut l'énergie de leur transmettre le message dont il était porteur.

## UN NOUVEAU ZEPPELIN

### Il est lancé sur le lac de Constance.

Londres, 29.—Une dépêche de Genève à "l'Express" donne les détails suivants sur le lancement d'un nouveau zeppelin:

"Le plus puissant zeppelin qui ait été construit jusqu'à ce jour a été lancé sur le lac de Constance.

"Sans essais préliminaires, le dirigeable a pris son vol à toute vitesse vers le nord, aux acclamations des soldats qui criaient: "A Londres!"

"Le comte Zeppelin était présent.

"Le dirigeable est muni d'un compartiment spécial pour bombes placé près des hélices et un gros canon est installé à l'avant pour détruire les aéroplanes.

"Un second zeppelin, d'un modèle similaire, sera prêt pour fin octobre.

"Ce dirigeable, le premier de ce genre terminé, sera suivi par la construction d'un autre.

"D'autres zeppelins vont être construits à Dusseldorf, Colmar et Berlin, l'état-major désirant que le nombre de ceux-ci soit porté au plus tôt à cent."

## LE TSAR ET L'ITALIE

### Les prisonniers autrichiens de nationalité italienne sont au nombre de 5,000

Rome, 28.—Les prisonniers autrichiens de nationalité italienne, que l'empereur de Russie a proposé de transférer en Italie, suivant les informations reçues par les ambassadeurs d'Autriche et de Russie, seraient au nombre de 5,000 et appartiendraient aux provinces de Trente, de Trieste, de Goritz, de Pola et de Dalmatie.

On dit que l'empereur de Russie va notifier au gouvernement italien qu'il est prêt à remettre les dits prisoniers à l'Italie sans imposer aucune condition, bien que, dans la première proposition, il eut été spécifié qu'il ne serait pas permis aux dits prisonniers de retourner en Autriche.

Le 'Giornale d'Italia' dit que la plupart de ces prisonniers préféreraient rester en Russie où ils sont bien traités. S'ils sont envoyés en Italie, comme hommes libres fait remarquer le journal, le gouvernement autrichien pourra les obliger à retourner sous les drapeaux sinon ils seront considérés comme déserteurs et pourront avoir leurs propriétés confisquées, et le gouvernement sera en droit d'exercer des représailles contre leurs familles.

## LA CRAINTE DES ESPIONS

### Tous les sujets anglais sont expulsés de Belgique

Londres, 28.—Une dépêche de Sluis (Hollande) à "l'Express" dit:

"Tous les sujets anglais habitant les villes situées sur la côte de Belgique, entre Mariakerke et Knocke-sur-Mer, ont été expulsés et envoyés samedi dernier en Hollande.

"Ceci est la conséquence d'une proclamation allemande publiée à Ostende, disant que des espions anglais avaient dirigé le feu des navires de guerre anglais.

"Un train, où avait pris place des vieillards sujets anglais et des enfants de même nationalité, a quitté Ostende, samedi dans l'après-midi. On les a avertis que s'ils rentraient sur le territoire allemand, ils encourraient les peines les plus sévères.

"Tous les employés de l'hôtel Majestic ont été arrêtés, car l'on soupçonne que parmi eux, se trouve un espion qui a fourni aux navires de guerre anglais les indications nécessaires pour le bombardement de la ville. Un obus, en effet, est venu tomber vendredi dernier dans la salle à manger et trois officiers d'état-major allemands ont été tués."

## PLUTOT LA MORT QUE LA TRAHISON

### Mort héroïque d'un curé

Paris, 29.—L'abbé Lahache, curé de la Voivre (Vosges), âgé de 61 ans, a, dit le "Figaro", été assassiné, de propos délibéré, par les Allemands.

Quand ils pénétrèrent dans le village, ils se saisirent de l'abbé et lui enjoignirent de leur dire sous serment s'il y avait des troupes françaises sur le territoire de sa paroisse.

—Plutôt la mort que la trahison! répondit héroïquement le vieux prêtre.

Un quart d'heure plus tard, il était fusillé.

## LA DETRESSE EN BELGIQUE

### Quatre millions de Belges menacés par la famine

Bruxelles, 28.—Plus de quatre millions de personnes sont menacées par la famine en Belgique, à moins qu'elles ne reçoivent immédiatement du secours de l'extérieur.

M. Whitlock, ministre des Etats-Unis, dit qu'il ne reste plus que deux semaines de vivres dans les villes et que dans les campagnes la situation est plus mauvaise encore. M. Whitlock n'a mangé que du pain noir de paysan depuis quinze jours et la réserve de cette farine de pauvre qualité diminue rapidement.

Une centaine d'établissements de charité nourrissent chaque jour, à Bruxelles, plus de 100,000 pauvres. Il n'y a pour ainsi dire plus ni thé, ni café, ni farine, ni sel, ni seigle.

Les renseignements reçus de Louvain, de Liége et de Namur montrent que dans ces villes la situation est pire qu'à Bruxelles. Louvain n'a plus de farine que pour quatre jours, tandis qu'à Liége il n'en reste plus du tout.

Londres, 28.—Le comité américain de secours aux victimes de la guerre en Belgique ne pourra pas faire partir son premier envoi consistant en 2,500 tonnes de denrées alimentaires avant mercredi en raison du délai causé par la nécessité d'obtenir de la chambre de commerce une autorisation spéciale pour exporter d'Angleterre de telles denrées.

Le comité sera obligé de remplacer toutes les denrées anglaises qu'il expédie actuellement en Belgique par une égale quantité de denrées analogues venant d'un autre pays. Le gouvernement anglais s'est refusé à promettre le versement d'aucune somme déterminée, autre qu'une légère contribution dont le montant exact n'est pas encore connu. En conséquence, le comité est convaincu que la plus grande partie des secours matériels envoyés à la Belgique doivent provenir des pays neutres.

Washington, 28.—Les rapports parvenus à la légation belge de Washington, concernant les conditions dans lesquelles se trouvnt les habitants de ce pays envahi, dont les champs et les magasins de réserve ont été ravagés et dévastés par quatre armées, ont poussé le ministre de Belgique, M. Havenith, à redoubler ses efforts pour se procurer des fonds permettant de secourir ces populations dénuées de tout.

Le ministre de Belgique a reçu une lettre d'un de ses amis qui, malgré ses 65 ans, s'est engagé comme volontaire et a mis son automobile à la disposition de l'autorité militaire.

Cet ami, après avoir reconduit dans leurs lignes les officiers allemands qui avaient pris part aux pourparlers engagés au sujet de la reddition d'Anvers, retourna à Ostende. Il fait la description de l'état de la région qu'il traversa alors et s'exprime en ces termes:

"Ce que je puis dire de Termonde, c'est que, dans cette ville, il ne reste plus debout que trente maisons. D'Aerschot, il ne reste rien, et je n'ai vu ni Louvain, ni Diest, ni Malines, ni tant d'autres.

"Ce qui fait le plus pitié, c'est de rencontrer sur la route une de ces interminables colonnes de réfugiés: pauvres vieilles femmes traînées sur des brouettes, bicyclettes garnies de coussins sur lesquels un, quelquefois deux petits bébés sont attachés, charrettes chargées de mobilier, bestiaux; c'est une procession désespérée d'habitants qui fuient les villages qui ont été bombardés ou brûlés."

## DECORATION MERITEE

### Audace et sang-froid d'un Allemand à bord d'un zeppelin

Berlin, via la Haye, 29.—Le soldat artilleur Luickhardt, membre de l'équipage d'un zeppelin, a reçu la Croix de fer de 1re classe. Au cours d'une des expéditions auquel se livra le zeppelin au-dessus d'Anvers, sa présence fut signalée par des réflecteurs électriques et une batterie se mit aussitôt à lui lancer des réflecteurs électriques et une batterie se mit aussitôt à lui lancer des obus. L'un de ceux-ci fracassa les supports d'une des hélices, le dégât menaçant de mettre tout le mécanisme du zeppelin hors d'usage.

Luickhardt, se rendant compte du danger, se proposa pour aller scier l'hélice et accomplit cette tâche en une demi-heure, accroché au reste des montants brisés, à 2,000 mètres au-dessus des canons de la forteresse.

Plus tard, lorsque le dirigeable eut repris sa course, alors qu'il filait à 60 kilomètres à l'heure, Luickhardt répara une longue déchirure faite par un autre obus à l'enveloppe du zeppelin.

## LES SUCCES RUSSES

### La fuite précipitée des Allemands continue

Paris, 28.—Le communiqué officiel dit:

"En Russie, à l'est de la Vistule et au nord de la rivière Pilica, les Allemands ont été repoussés sur Lowicz, Skierniewice et Rawa qui ont été emportés par les Russes à la pointe de la baïonnette. Au sud de la Pilica, dans la direction de Radom, il y a eu un vif engagement entre les Russes et les forces austro-allemandes. Les Russes ont fait de nombreux prisonniers et se sont emparés de plusieurs canons.

"Au sud de Soleo, les troupes russes ont traversé la Vistule en grand nombre et ont repoussé les Autrichiens.

"Sur la rivière San et au sud de Przemysl il y a eu de sérieux combats, favorables aux Russes. Une colonne autrichienne, débouchant des Carpathes sur Dolina (Galicie, à 35 kilomètres environ au sud de Stry), a été mise en déroute.

Londres, 27.—D'après le correspondant de l'agence Reuter à Pétrograde, le télégramme suivant a été envoyé par le ministre de la marine russe, le contre-amiral Grigorovitch, au commandant de la flotte russe de la Baltique:

"Le tsar me charge de vous exprimer ainsi qu'à la flotte, sa reconnaissance pour l'activité dont elle a fait preuve durant cette saison d'automne, en gardant la mer, et en dépit des dangers constants des torpilles dormantes et des sous-marins. Grâce à son habileté et à son endurance, la flotte de la Baltique a bien rempli son devoir, en gardant le littoral et en soutenant les armées de terre.

"Malgré la supériorité numérique de l'ennemi, et sa témérité, il n'a pu remporter un succès défini. Le tsar espère que Dieu accordera une complète victoire aux marins russes, qui luttent pour la gloire de leur chère patrie."

Concernant les opérations en Pologne, la dépêche dit:

"La fuite précipitée des Allemands continue. Ils évacuent Lodz, à 120 kilomètres sud-est de Varsovie. Ils ont tenté, mais sans succès d'arrêter le mouvement offensif russe en s'emparant des positions de Sokhatchoff, desquelles ils ont été aussitôt délogés, subissant de fortes pertes."

## ST-BONIFACE

Mgr Breynat est de passage à l'archevêché, accompagné du R. P. Lefebvre, o.m.i. Ils reviennent d'un voyage sur la côte du Pacifique.

• • •

M. l'abbé Gagnon revient demain de son voyage de repos dans l'Ouest.

• • •

Une lettre de Mgr l'Archevêque, actuellement à Montréal, nous apprend qu'il se mettra en route dans le courant de la semaine pour se rendre à San Antonio, au Texas. Il y passera l'hiver.

• • •

M. l'abbé Lambert, vicaire à Grande-Clairière, vient d'être transféré à Saint-Jean-Baptiste. Il occupera ce nouveau poste dimanche prochain.

• • •

Adieu, la librairie moderne!

• • •

La Fanfare LaVérendrye donnera des parties de cartes à l'Ecole Provencher le premier et le troisième jeudi de chaque mois. La première partie aura lieu le 5 novembre et sera donnée au profit de l'Aide aux Drapeaux.

MARIAGE

27 octobre. Jules-Edouard Guenette, de Saint-Jean-Baptiste, Man., à Marguerite-Berthe Dandeneau, de Saint-Boniface.

• • •

BAPTEMES

28 octobre. Henri-Joseph, fils de Daniel Lagimodière et de Marie Lagimodière. Parrain, Godefroy Lagimodière; marraine, Délia Daigneault.

1 novembre. Elmer-Joseph, fils de Ulrich Lambert et de Alcida Trudeau. Parrain, Alfred Plante; marraine, Hermine Trépanier.

## SACRE-COEUR

Nos jeunes filles ont eu jeudi soir dernier le plus encourageant début avec leur séance dramatique et musicale. Salle comble et sympathique et très rapide à comprendre l'esprit, la portée et la beauté du drame qu'on jouait. Pas un moment l'intérêt n'a faibli et toutes nos jeunes actrices ont rendu avec brio et vérité leur rôle. Comme il n'y eut point de rôle faible, que toutes rendirent très bien le personnage qu'elles représentaient, nous ne saurions mentionner aucun nom en particulier. C'est certainement un des meilleurs compliments qui se puisse mériter.

M. Mignacca, un artiste italien, se fit beaucoup applaudir dans un délicieux solo de violon de même que Mlle Lucille Durnoulin qui se fit entendre dans la "Prière de Jeanne d'Arc dans sa prison".

## L'EXPLOIT DU "BADGER"

### Comment le sous-marin allemand fut coulé

Londres, 28.—Une dépêche de Sheerness à "Evening Star", dit:

"Le contre-torpilleur "Badger" est entré dans le port de Sheernes pour s'assurer que sa proue n'avait subi aucun dégât sérieux au cours de sa coalision avec le sous-marin allemand qu'il a coulé au large de la côte hollandaise. Les plaques d'acier, qui forment l'avant du contre-torpilleur, ont été applaties à environ un mètre de la première cloison du compartiment étanche d'avant. La réparation ne prendra pas plus de quelques heures.

"Un des membres de l'équipage a fait le récit suivant:

"Nous croisions au large de la côte hollandaise, quand, juste avant le coucher du soleil, un objet, dont l'aspect ne laissait aucun doute, apparut à l'avant. Notre commandant donne l'ordre de le couper avec notre proue, et notre navire se précipite sur le sous-marin à toute vitesse. Il disparut sous notre avant et pendant que nous nous retirions, nos canons lui ont envoyé quelques obus d'adieu."

## AVIONS ALLEMANDS DSECENDUS

### Un aviateur français abat deux "Taube" à coups de revolver, près de Reims. — Deux autres tombent près de Montdidier ;

Londres, 29.—D'après le correspondant de "l'Express" à Paris, cinq aéroplanes allemands ont été détruits par les Français dans la journée de samedi dernier. Deux "Taube" ont été précipités à terre aux environs de Reims par un seul aviateur français, qui réussit à s'élever à une altitude supérieure à la leur et déchargea alors son revolver sur eux.

Deux autres avions allemands furent détruits par les canons du fort de Méharicourt, près de Montdidier. Un cinquième aviateur allemand fut blessé par une balle à Gravelines, petit port situé à 10 kilomètres à l'est de Calais, et fut obligé d'atterrir.

• • •

Pétrograde, 29.—Un remarquable avion blindé d'un nouveau type a été capturé samedi dernier par les Russes, en Galicie, ainsi que son pilote, le fameux aviateur allemand Blatche.

La machine a 16 mètres d'envergure et 12 mètres de long; elle peut porter deux personnes et est pourvu d'un moteur automatique, d'une mitrailleuse et de nombreuses munitions.

Les Russes vont se servir de cet avion en Pologne russe. Ils réparent aussi un zeppelin qu'ils ont capturé et comptent s'en servir contre les Allemands.

## DES INFIRMES DANS L'ARMEE ALLEMANDE

### Parmi les prisonniers prussiens faits en Belgique se trouve un bossu

Paris, 28.—Le correspondant du "Matin" au Havre a eu une entrevue avec M. Vandervelde, chef du parti socialiste belge, qui tout récemment, visita le front de bataille et, s'adressant aux soldats belges, leur expliqua le but de la guerre et les supplia de faire tout ce qui était en leur pouvoir pour empêcher les Allemands de traverser l'Yser. Après quoi M. Vandervelde assista à une revue des troupes françaises nouvellement arrivées et passée par le roi Albert.

Le correspondant dit qu'un officier allemand, qui a été tué à Dixmude, était porteur d'un ordre déclarant que l'Yser devait être traversé à n'importe quel prix le 19 octobre.

Parmi les prisonniers prussiens faits dans cette région, se trouve un bossu. Ce fait est significatif. Il prouve que l'Allemagne a appelé jusqu'à la dernière classe de sa réserve.

# CHRONIQUE DE LA GUERRE

### Douleur tu n'es qu'un mot.

—Où que t'es pipé? dit un blessé à son voisin.

—Au bras.

—Lequel?

—Le droit.

—Zut! alors.

—Je m'en fous, je suis gaucher.

Un autre abreuve son ambulancier de reproches:

—T'as laissé tomber mon casque en me trimbalant. Va me le chercher!

L'ambulancier ne veut pas revenir sur ses pas.

—Va chercher mon trophée, répète-t-il, ou je ne rentre pas dans ta bagnole!

On lui trouve un autre casque.

—C'est tout de même rexant de n'avoir pas celui qu'on a gagné! dit-il.—(*Le Matin.*)

### Une spartiate.

Le mari va partir, il embrasse tendrement celle qui restera seule. Celle-ci, une Bretonne, demeure presque impassible et dit simplement:

—Va faire ton devoir!

L'homme disparu, quelqu'un, un locataire (faut-il le dire!?), s'étonne de l'avoir vue presque indifférente. Alors, le visage enfin baigné par les larmes, elle dit:

—J'avais peur qu'il mollit. J'aime mieux être la veuve d'un brave que la femme d'un lâche.—(*L'Intransigeant.*)

### Sur les champs de bataille de la Marne.

La lutte doit avoir été terrifiante par ici. Des tranchées improvisées se croisent en grand nombre. C'est de ces tranchées que nos braves se sont élancés pour rompre les lignes prussiennes.

Montgon! Des poules, un porc qui s'acharne sur une carcasse abandonnée représentent ici toute la vie. A l'extrémité du bourg, cependant, nous trouvons une pauvre vieille toute ridée. Chose incroyable, elle nous demande des nouvelles de Rome.

—Le Pape est mort? dit-elle.

—Oui, bonne dame, le nouveau Pape est Benoît XV.

—Béni soit Benoît XV, répondit-elle.

Et elle lève ses yeux vers le ciel et ses bras se soulèvent péniblement.

Nous poursuivons notre route. Voici une auto arrêtée. On vient d'y placer un Sénégalais blessé à l'épaule. Des ambulanciers l'ont découvert dans une tranchée: il était là depuis vingt-quatre heures. Epuisé, mais magnifique, il serrait son fusil contre sa poitrine haletante. Impossible de le lui enlever.

Barcy! C'est ici que la lutte paraît avoir été la plus acharnée. Les Allemands, en pleine retraite sur l'Ourq, ont fait là une tentative désespérée pour ralentir l'élan de nos soldats. La bataille a dû être effrayante.

Tout est détruit, démoli, raviné. Un cyclone de fer et de feu a ravagé ce point. L'église n'est plus qu'un squelette: ses murs sont percés comme de la dentelle; son clocher, défoncé, penche; sa grosse horloge, atteinte par un obus, est moitié dans son cadre de pierre et moitié dans la rue... Seul un mannequin de modiste reste à l'entrée d'un portail. Qui l'a mis là? Un soldat facétieux, sans doute!

La rue principale est occupée par des ambulanciers. A leurs côtés la Croix-Rouge réglementaire fait son pieux service, aidée par des territoriaux...

Nous sortons de ce village et prenons le chemin de Varrèdes. Une vision d'épouvante nous attend. L'esprit s'affole. Impossible d'imaginer spectacle plus douloureux, plus déchirant... Quel inoubliable souvenir!

A perte de vue, la plaine est couverte de tombes. L'irrésistible élan de nos braves turcos a fait ici une hécatombe! Mais combien, hélas! des nôtres sont restés!

On ramène, précisément, secoué par le mauvais état du chemin, un chariot bas et large, conduit par quatre boeufs. Des cadavres y sont entassés: têtes et bras pendent lamentablement de tous côtés... Notre coeur se serre... Ces cadavres portent des pantalons rouges... Nous détournons les yeux, mais il y en a encore (on les voit de si loin, les pantalons rouges)... il y en a dans la plaine, dans les fossés, à travers les champs en tas, en grappes derrière des meules de paille, au pied des buissons, à droite, à gauche, au loin... Je n'en voyais point d'autres et je demandais, frémissant, à mes amis:

—Mais où sont donc *les autres? Les autres!* Ils y étaient aussi. Les autres, ce sont les *gris!* Et il y en avait plus loin, cachés par des tranchées, des bouquets d'arbres, en masses énormes, en monceaux effroyables. Ah! nos pauvres pantalons rouges.

Et devant ce massacre de *gris*, j'ai ressenti une joie féroce. Il m'a semblé que ces monceaux d'ennemis vengeaient les nôtres. J'ai couru alors jusqu'au premier *gris* et je lui ai pris son casque à pointe en bien glorieuse mémoire.—(*Le Gaulois.*)

### Allemands.

Le train s'ébranle sous une bordée de sifflets. A une portière, un sous-officier allemand rit de toutes ses dents et fait de la main des gestes amicaux. On croit qu'il se fout du populo. C'est une belle engueulade. Je cours à lui. En suivant le train en marche, je lui demande: "Vous êtes content d'être prisonnier?—"Et comment!" me répond-il en français, et même en parigot. "Je suis Lorrain, j'aime la France. J'ai essayé dix fois de me rendre. Avant-hier je n'ai pas raté mon coup.—Où avez-vous été pris!—A Vertus, dans la Marne. Si nos officiers n'avaient pas fait croire à leurs hommes que les Français fusillaient les prisonniers, le quart de l'armée allemande se serait déjà rendu!"

Je lui dis en riant: "Vous voyez que les Français ne fusillent pas les prisonniers, mais qu'ils les engueulent un peu!"

Il me répond: "C'est si bon d'être engueulé en français!"—(*La Guerre Sociale.*)

### Un joli mot d'un soldat anglais.

Dans les convois de prisonniers allemands de passage au Mans se trouvaient samedi trois aviateurs capturés aux environs de Paris.

Avant d'entrer en gare, le train stoppe à un passage à niveau. Il y séjourne pendant un quart d'heure. Les aviateurs engagent la conversation avec les soldats anglais qui les gardent. L'un d'eux offre deux marks à son interlocuteur pour qu'il lui donne un bouton de sa tunique, comme souvenir. L'Anglais refuse.

—Vous êtes fier comme un Français, fait l'aviateur allemand.

Et le soldat anglais de répondre, en souriant:

—Ici, nous sommes tous Français!—(*Courrier de l'Eure.*)

### Général allemand interviewé

...Le général von Boehm m'affirma d'abord que les atrocités allemandes en Belgique étaient une affreuse légende.

—Voyez ces officiers, me dit-il, ce sont des gentlemen, comme vous. Regardez ces soldats, ce sont des pères de famille, incapables de faire tout le mal qu'on leur prête.

—Pourtant, général, j'étais à Aerschot, il y a trois jours, et ce n'était que ruines.

—Quand nous entrâmes dans cette ville, répondit von Boehm, le fils du bourgmestre assassina mon chef d'état-major à coups de revolver. Ce qui suivit ne fut que la rançon de cet assassinat. Les habitants ont eu ce qu'ils méritaient.

—Pourquoi vous venger sur les femmes et les enfants?

—Aucun ne fut tué.

—Pardon, j'en ai vu.

—Naturellement, il est toujours dangereux d'aller dans une rue quand on s'y bat. C'est dommage, mais c'est la guerre.

—Mais cette femme que j'ai vue avec les pieds et les mains coupés; mais ce garçon que j'enterrai et qui fut tué parce que les Belges en retraite avaient tué un de vos soldats? Il avait vingt et un coups de baïonnette dans le corps. Et cette fillette de deux ans tuée dans les bras de sa mère? Et ce vieillard que l'on a rôti avec un feu qu'on avait allumé sous son corps pendu?

Le général von Boehm parut un peu troublé... —(*L'Intransigeant.*)

### La lettre d'un brave.

Mes chers parents,

Nous avons commencé à nous battre le 22 et avons été pris comme dans une souricière: les "sauvages" occupaient la place depuis longtemps, dans un bas-fond, et s'étaient fortifiés; nous avons été très éprouvés par leurs premiers obus, et je l'ai échappé belle; à côté de moi, un camarade a eu un bras cassé, mon adjudant un éclat d'obus dans un pied; moi, j'ai été préservé par mon sac, qui a été traversé, mais ma gamelle et mon bouteillon ont été coupés en deux! Quelle veine! Ensuite, nous nous dirigeons sur un bois, à l'abri des obus. Là, nous n'avons pas eu de pertes; puis nous tirons sur l'infanterie allemande à 800 mètres; à ce moment notre capitaine, toujours debout sous le feu de l'ennemi, a eu une conduite admirable, remontant ainsi le moral de tous!

Le feu avait commencé à sept heures du matin et fini le soir à huit heures. Nous étions deux régiments contre un corps d'armée avec de l'artillerie; nous, nous n'en avions pas! Et, à la fin de la journée, nous ne comptions plus que cinquante hommes à la compagnie. J'avais quitté ma compagnie pour aller reconnaître un bois. Là, j'ai été accueilli par des obus. Caché derrière un arbre, un obus arrive, le coupe, et je reçois tout sur les reins; j'ai failli être écrasé. La douleur n'a pas été trop forte sur le coup, et il me fallait rendre compte de ma mission à mon capitaine. Alors, j'ai rampé pendant une heure dans un champ d'avoine, pour aller retrouver nos lignes; j'y retrouve ma compagnie bien éprouvée; mais notre capitaine, toujours debout, en terrain découvert; mon sergent une balle dans le bras. Schmidtt une dans le ventre, mais presque tous blessés non grièvement. Alors, n'étant plus assez contre deux mitrailleuses, nous reculons. C'est là que mon lieutenant reçut deux balles, une dans le bras et l'autre dans la jambe. Je le hisse sur mon dos, abandonnant mon sac, y prenant pourtant mon livret, pour qu'on ne me porte pas disparu ou tué.

J'ai fait le chemin ainsi pendant deux heures à travers une mitraille épouvantable qui tombait tout autour de nous deux,—nous mettions environ trois quarts d'heure pour faire 100 mètres.—Il souffrait énormément quand tout à coup un nouveau cri de douleur, il recevait une balle dans l'épaule; enfin nous arrivons à la Croix-Rouge, où les dames ont été d'un dévouement épatant; j'y revois mes camarades blessés; et il y avait déjà plus de 80 lits occupés. Comme nos munitions partaient, j'ai rassemblé toutes les cartouches des blessés dans une brouette pour la mener sur notre ligne de feu, mais impossible, ma compagnie avait changé de position, je l'avais perdue. Je me suis renseigné auprès des paysans pour la rejoindre et me suis envoyé 10 kilomètres jusqu'à X..., là je rencontre trois camarades également en déroute, nous réquisitionnons une voiture et menons neuf blessés à l'hôpital de X..., puis j'ai eu toutes les peines du monde à trouver à me coucher. A minuit, ce qui restait du ... arrive, mais ma compagnie n'y était pas.—Nous couchons par terre dans des boutiques et nous repartons à trois heures du matin;—là, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour suivre, mais j'ai été forcé d'avoir recours à la voiture. J'avais les reins brisés, les pieds en sang. Puis j'ai été envoyé à X... avec beaucoup d'autres, mais ça ne sera rien. J'espère repartir sur la ligne de feu dans deux jours, bien que le major dise que j'en ai au moins pour trois mois.

Voyez, chers parents, quelle chose terrible que la guerre! Certainement la petite médaille de mère me protégera toujours, soyez tranquilles et recevez de votre fils qui vous aime de tout son coeur et pense bien à vous, tous ses meilleurs baisers.

A bientôt le bonheur de vous revoir.

L. B...

### Un héros de quatorze ans

C'était au coron de Douchy, dans le Nord. Les Allemands entrés en France y arrêtèrent quinze mineurs. Pourquoi? On ne sait. Ils se disposèrent à les fusiller sans raison.

Soudain, le lieutenant qui commandait le peloton d'exécution tombe, mort. Tous les Allemands se retournèrent et virent un sergent français blessé qui, dans un fossé, gisait lamentablement. Il avait vu le crime qui allait se commettre, et trouvait la force d'armer son fusil, il avait tiré.

Les Allemands se jetèrent sur lui, l'amenèrent au pied du mur où déjà étaient alignés les mineurs. Puis ils allèrent chercher leur capitaine. Il ne venait pas vite.

Un gamin qui était là, le petit Emile Desprès, attendait angoissé la fin du drame. Le sergent agonisant demanda: "A boire".

Le gamin, d'un bond, lui apporta de l'eau fraîche.

—Quoi? dit une voix. Qu'est-ce que c'est?

Le capitaine arrivé faisait comprendre qu'il était là, et, ignoblement, ordonna à l'enfant de prendre un fusil et de tuer le sergent français auquel il avait porté secours.

L'enfant ne dit rien, prit le fusil et visa le sergent: "feu!"

Les mineurs s'écroulèrent. Le capitaine allemand aussi. L'enfant, à bout portant, l'avait fusillé.

On ne dit pas ce qui advint alors de lui. On le devine.

On lui élèvera un monument à Douchy. Tous les Français garderont dans leur mémoire fervente le nom de ce jeune héros: Emile Desprès, âgé de 14 ans.—(*Le Gaulois.*)

### Lettre d'un artilleur.

Le *Petit Provençal* publie une belle lettre écrite par un artilleur. En voici quelques extraits:

—"...C'est vrai, ici on mène une vie rude, et on se bat tout le temps.

"Malgré cela, on reçoit des pruneaux, on rigole... On a des coliques, on rigole... On voit des nôtres et des leurs tomber par tas, on rigole... On voit d'affreux convois de blessés, on rigole, etc...

"Et puis, quand on est derrière une motte de terre, pour être à l'abri de leurs confetti, et qu'on vous apporte un bout de papier avec une écriture bien connue, on a le coin de l'oeil facilement humide. D'ailleurs, il ne faut pas s'en plaindre. C'est une petite détente utile et bien douce! Les lettres et les mouvements en avant, voilà notre joie!...

"Pouvez-vous un instant vous imaginer ce que sera le retour! Je crois qu'on deviendra tous fous, quand on rapportera la ceinture du Rhin! Quelle gloire et quelle page d'histoire on écrit en ce moment! La plus grande peut-être qui ait jamais été écrite, et cette page c'est la France qui la signera, et j'en aurai été!"

### Sang-froid d'un colonel.

Vers quatre heures du soir, les avant-gardes françaises approchèrent et ouvrirent le feu sur la ferme que gardaient des uhlans.

Aussitôt, le colonel Laroque, taillé en hercule et admirablement versé dans l'emploi de la langue allemande, use d'autorité. A ceux qui le gardent, il donne l'ordre de déposer leurs armes et de se considérer comme prisonniers afin d'avoir la vie sauve, au cas où les Français reviendraient.

Impressionnés, le sergent et les cinq hommes obéissent. Le colonel se fait remettre par eux la clé de la ferme, les enferme et sort pour, dit-il, faire signe aux Français qu'il y a là des blessés et des prisonniers.

Puis, ayant fermé à double tour la porte de la chambre où ils les avait fait camper, il s'enfuit marchant deux kilomètres, retrouva une fraction d'un régiment d'infanterie et, épuisé par transporté dans une ambulance sa marche et par ses blessures, fut où des soins empressés lui ont été donnés.

Quelques heures après, d'ailleurs, conformément à ce qui leur avait été promis, les blessés allemands et ceux qui avaient reçu mission de garder le colonel Laroque étaient faits prisonniers sans qu'aucun d'eux fût malmené.—(*Le Figaro.*)

### La gaieté de nos soldats.

..Le lendemain mercredi nous sommes restés pendant toute la journée en soutiens d'artillerie. Nous avons passé là de joyeux moments.

Tandis que leurs pièces étaient en batterie à la lisière d'un bois, les conducteurs, après avoir mis leurs chevaux à l'abri, s'amusèrent, à deux ou trois cents mètres plus loin, à jouer un bon tour aux Alboches. Aidés de sapeurs du génie qui se trouvaient là, ils construisirent, avec une charrette et un tronc d'arbre, quelque chose qui, vu de loin... ou de haut, ressemblait à un canon. Ils avaient légèrement creusé la tranchée antérieure de l'arbre, et dans la cavité ils logèrent un peu de poudre et un bouchon de paille. Puis ils attendirent.

Un avion allemand survient. Alors nos lascars simulent une manoeuvre autour de *leur pièce*; ils mettent le feu à la paille et la bouche du pseudo-canon jette un éclair.

Le *Taube*, qui l'a vu, lance une fusée pour servir de repère aux artilleurs prussiens, qui se mettent à cannonner furieusement le tronc d'arbre! Ils finissent par le renverser... Le truc recommença jusqu'à trois fois. A l'une des reprises, la canonnade dura près de trois heures.

Vous pensez si, bien abrités dans notre bois, nous rigolions.—(*Le Matin.*)

### Leur héroïsme.

Une balle ennemie tranche, net, deux doigts de la main gauche dudit sergent. Lors, celui-ci, sans s'émouvoir, se tourne vers l'un de ses compagnons de tranchée:

—Oh! moi, mon vieux, lui déclare-t-il, si *j'y reste, j'y* veux rester tout entier. En attendant, je ne laisse rien traîner de moi!

Ayant dit il ramasse, de sa main valide, ses deux doigts ensanglantés et les met tranquillement dans sa musette...—(*Le Matin.*)

### Le fringant lieutenant-colonel Caillaux.

Une page d'histoire anecdotique contemporaine dans un restaurant.

Au restaurant Larue, à une table, M. Barthou est en train de déjeuner.

A une autre table vient s'installer un fringant lieutenant-colonel, accompagné d'une jeune femme: c'est M. et Mme Caillaux.

D'un côté, l'homme du Congrès de Pau; de l'autre, l'homme de la loi de trois ans... Et c'est celui-ci qui n'a pas de galons.—(*Gaulois.*)

## SERVICE ANNIVERSAIRE

Le service anniversaire de feu le Rév. L.-R. Giroux, ancien curé de Sainte-Anne des Chênes, aura lieu dans cette paroisse le 12 novembre prochain à dix heures de l'avant-midi.

## POSITION DEMANDEE

Français marié, connaissant les affaires, ferme et élevage, demande situation: gérance ou autre. Ecrire:

M. MAIRE,
Boite 57,
*Pipestone, Man.*



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou à la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'on obtient la patente de préemption peut être obtenue, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300.

Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.